

UBALD PAQUIN

OEIL pour OEIL

Récit de Sydney Jones.



L'ACTION CANADIENNE

ROMAN

1931
"LE ROMAN CANADIEN"

Editions Edouard Garand

1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth

Montréal

Qu'y a-t-il de Changé ?

Pâleur

Faiblesse

Manque d'appétit

Migraine

Troubles d'estomac

*Douleurs de dos,
de reins*

Irrégularités

Périodes

douloureuses

Sensation

permanente

de fatigue

Essoufflements au

moindre effort

Troubles internes

causés par

L'ANEMIE

Vous qui étiez gaie, charmante, remplie d'animation et de courage, vous voilà triste, abattue, sans force, sans énergie ; vous avez perdu vos couleurs, vos yeux sont maintenant sans vivacité, votre caractère est grincheux, tout indique chez vous le délabrement de votre système. Vous êtes ANEMIQUE. Ayez recours immédiatement aux Pilules ROUGES, spécialement préparées pour les Femmes. Vous connaîtrez bientôt le bonheur d'une vie nouvelle, un teint clair, des yeux brillants.



Mme Y. PELLERIN,
2324, rue Champagne, Montréal.

"Il y a trois ans, je souffrais du foie..... j'éprouvais des douleurs du côté droit, des nausées, quelquefois des maux de tête et des étourdissements..... Je n'avais de goût pour rien, j'étais devenue extrêmement faible, morose, et d'une humeur fort désagréable..... Malgré tous les remèdes employés jusqu'à là, ma santé déclinait de jour en jour. Je me décidai à faire usage des Pilules ROUGES,..... et en toute franchise, je dois dire que ce sont elles qui m'ont ramenée à la vie. En moins d'un mois, j'avais acquis des forces, de l'énergie ; je n'étais plus la même personne....."

OVONOL pour les Enfants

Les enfants qui se fatiguent vite à l'école, au jeu, sont des enfants faibles, susceptibles de contracter toutes les maladies qui "passent". Mères, donnez à vos enfants OVONOL, composé d'Extrait de Foie de Morue, d'iode, d'Hypophosphites, de Lécithine (Extrait de Jaune d'Oeuf) spécialement préparé par le Médecin des Pilules Rouges, pour les enfants pâles, faibles, nerveux, pleurards, manquant d'appétit, de sommeil, souffrant de maux d'yeux, d'oreilles, de gorge, de rifle et autres éruptions. Partout ou par la poste : \$1.00.

CONSULTATIONS

MEDICALES

PERSONNELLES

OU PAR

CORRESPONDANCE

AU No 1570,

ST-DENIS,

MONTREAL.

Pilules ROUGES, partout ou par la poste : 50c la boîte ou 3—\$1.25
Protégez-vous Refusez les Substitutions Exigez les Véritables

Pilules ROUGES

Pour les Femmes Pâles et Faibles

Cie Chimique Franco-Américaine Limitée, 1566, rue St-Denis, Montréal.

6.57

UBALD PAQUIN

Oeil pour Oeil

Récit de Sydney Jones.



ROMAN

"LE ROMAN CANADIEN"

Editions Edouard Garand

1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth

Montréal

(177)

100

UNIVERSITY OF TORONTO

OIL pour OIL

Révisé de Sydney Jones



ROMAN

THE ROMAN CANADIAN

Editor: Edward G. Jones

1923-1924, Vol. 1, No. 1

Montreal

(10)

*c'est l'histoire de la
Roumanie*



UBALD PAQUIN

OEIL pour OEIL

Récit de Sydney Jones.

I

L'on se souvient encore de la révolution qui a bouleversé la Batavie, il y a quelques années.

Les nouvelles de la Presse Associée et des agences apprenaient chaque jour à l'Univers les tragiques événements dont ce petit pays fut le théâtre.

Des personnages qui se sont dressés devant l'Opinion Publique, accaparant son attention, la plupart aujourd'hui sont oubliés, ou ignorés.

Qui se souvient, de Luther Howinstein, qui, effectivement durant huit mois exerça le pouvoir le plus absolu jusqu'au retour de Karl III le monarque déposé.

Combien d'autres également sont disparus de la scène après avoir joué un rôle important dans le grand drame batavien : Lucrezia Borina, prima donna du théâtre National de Leuberg dont les intrigues à la Cour Royale avaient amené ce déclenchement de passions ; Albert Kemp, général des forces de la première rébellion ; le maréchal Junot, officier de fortune, originaire de France, ministre de la guerre sous Howinstein et mort, assassiné par la belle Borina ?

Et combien d'autres ?

L'oubli recouvre leurs actes. Les pages de l'histoire qu'ils écrivaient dans

le sang des rues et la boue des tranchées, sont retournées et un chapitre nouveau est commencé au Livre de la Batavie.

Quelques-uns sont rentrés dans l'ombre d'où ils étaient sortis, comme Kerensky chez les russes ; les autres ont émigré et exercent de par le monde des métiers incompatibles avec leur grandeur passée. Sur l'un d'eux cependant, il plane un mystère.

Pourquoi Von Buelow, ce jeune homme qui, à 24 ans, fut ministre des affaires étrangères durant un mois, et faillit à cette époque tenir entre ses mains la dictature de son pays, amnistié, invité même par le monarque à faire partie du Cabinet de la Restauration, n'a-t-il jamais reparu dans son pays d'origine où son rang social, sa fortune et les amis influents qu'il possède lui assurent un avenir magnifique !

La masse de ses concitoyens ne sait rien de lui, sauf qu'il est vivant, quelque part en Amérique. Des lettres non datées mais récentes à cause des événements qu'elles relatent, permettent de croire à cette certitude.

Est-il la victime d'une société secrète qui aurait intérêt à empêcher son retour au pays ?

Il y en a qui partagent cette opinion. D'autres prétendus bien informés, préten-

dent qu'il est sous l'emprise d'une femme et qu'il file avec elle le parfait amour, dans une retraite paisible et calme.

Sa conduite passée semble donner du corps à ces soupçons. Il a fait fusiller jadis son beau-frère, le frère unique de sa femme. Celle-ci et son jeune fils d'un an et demi furent exécutés à leur tour par les hommes de Junot. On a chuchoté, dans le temps, que von Buelow n'était pas étranger à cette double coïncidence de sa fuite, hors de Batavie, qu'il avait agi ainsi pour se débarrasser d'un obstacle à son amour avec l'aventurière en question.

Ses intimes ne croient pas au bien-fondé de cette rumeur. Ils le croient incapable d'une telle action et se perdent en conjectures sur les causes de son exil volontaire.

Bouleversant les couches sociales, renversant les puissants du jour, hissant au pinacle des honneurs et de la puissance, des êtres nouveaux, pris au hasard de la multitude anonyme, les Grandes Révolutions, tout en sapant les bases de la Société, créent chez les masses des courants d'opinions et d'idées, qui ont leurs répercussions longtemps après, pour venir mourir avec les années, tel l'eau d'un lac troublée par le jet d'une pierre, étend ses perturbations jusqu'au rivage où elles s'apaisent et disparaissent.

Elles ont entre elles une analogie étonnante. Que l'on compare la Révolution française à la Révolution Russe, l'on y rencontrera des points de similitude, succession rapide de gouvernements où les chefs d'Etat passent selon l'expression de Mirabeau, du Capitole à la Roche Tarpéienne.

On a comparé la Foule, la Grande Foule, agglomération d'individus, perdant dans l'immense collectivité, leur personnalité propre pour n'avoir plus qu'une âme, qu'un cerveau unique, masse homogène d'appétits et de passions, à une courtisane dont les faveurs vont de l'un à l'autre, sans savoir pourquoi, au gré d'un caprice.

Il en est ainsi de la faveur populaire aux périodes d'exaltation. Tel au-

jourd'hui, commande à cette foule, est salué d'acclamations sur son passage, qui, demain, nouveau Robespierre, trainé à la guillotine horrible et hideux avec sa machoire cassée et tombante, ne rencontre sur son chemin que des faces haineuses, crachant l'insulte et l'injure, et criant à son supplice.

Les deux années qui s'écoulèrent entre la fuite de Karl III et son retour sont remplies de ces exemples.

Comme les émigrés français de 89 exercèrent à Londres ou dans les petites villes d'Allemagne des métiers de hasard, professeur de danse, barbiers, garçons de table, comme on a vu dernièrement de grandes dames russes se faire couturières et des nobles authentiques danseurs de cabarets, il y a aujourd'hui en Amérique, à Los Angeles, à New York ou à Montréal de ci-devant grands seigneurs bataviens et d'anciens hommes politiques qui vivent perdus dans le cosmopolitisme de ces villes.

Les uns sont réduits à gagner péniblement une vie jadis prospère ; d'autres furent assez sages pour sauver leur fortune du naufrage, en la convertissant dès le début des troubles en valeurs étrangères.

Tel fut le cas de von Buelow, héritier de biens immenses, et qui, prévoyant dans l'instabilité des gouvernements successifs, des éventualités désastreuses plaça son avoir dans des stocks américains et canadiens à l'abri des fluctuations politiques.

J'ai eu l'occasion de lui être présenté à Londres il y a déjà huit ans, lors du grand débat sur la constitution nouvelle des Dominions. Je représentais le "Sun" de Montréal qui m'y avait envoyé comme correspondant spécial. Il était alors au pouvoir et bien que son voyage dans la capitale anglaise n'avait en apparence aucun caractère officiel, on ne se cachait pas de dire, dans les milieux au courant de la politique internationale qu'il s'agissait de la négociation d'un emprunt important et la reconnaissance par l'empire britannique du status actuel de la Batavie.

Ce fut un de mes confrères, Kenneth Brown, reporter au Daily Mail et

ancien correspondant de guerre qui nous présenta l'un à l'autre dans le lobby du Savoy.

Une chose me frappa comme elle frappait tout le monde : son air d'extrême jeunesse accentué par une recherche et un souci d'élégance dans la mise et le vêtement. Cela surprenait chez un révolutionnaire qui passait pour l'un des orateurs les plus entraînants de son pays.

Quand il parlait en public, il était nerveux, incisif, ironique, pour tout à coup, sans aucune transition et comme en se jouant, s'envoler d'un seul coup d'aile jusqu'aux hauteurs du sublime.

Dans la conversation, il parlait lentement, comme s'il pesait chaque mot, d'une voix grave, un peu monotone.

J'ai su depuis qu'il affectait à dessein de parler "recto tono" ne voulant pas trahir, par ses inflexions de voix, sa pensée.

Quand il apprit que je venais du Canada, et plus particulièrement de Montréal, il sembla s'intéresser davantage. Il s'informa de la population et me demanda si je parlais français.

Comme je lui dis que je comprenais cette langue, sans le parler couramment toutefois comme mon ami Kenneth Brown, il nous adressa la parole en français, qui lui était plus familier que l'anglais.

—Je suis hanté par votre pays. Si jamais je devais m'expatrier—et son oeil bleu regardait dans le loin comme s'il avait un pressentiment que sa carrière achevait—c'est chez vous que j'irais. Il doit y avoir dans un pays jeune comme le vôtre des possibilités merveilleuses. Ce n'est pas comme dans notre vieille Europe.

Comme il avait sa soirée libre à lui, et que la convention ne siégeait pas ce soir-là, nous causâmes ensemble jusqu'à une heure assez avancée.

Quelques jours après, il retournait dans son pays où une contre-révolution renversa son ministère, et pour ne pas grossir le nombre des proscrits, il s'exila volontairement. Qu'il ait fui, comme le veut, la rumeur, pour suivre une aventu-

rière, je ne le crois pas. L'idée que je me suis faite de l'homme est incompatible avec cette hypothèse. Les renseignements que j'ai pu recueillir à Leuberg, il y a quelques années, me confirment dans mon opinion qu'il y a un mystère pour ne pas dire un drame dans son existence.

L'habitude des grands reportages, en développant le flair professionnel qui devient à la longue un instinct permet de résoudre bien des énigmes.

J'avoue que celle-là est passionnante. Je soupçonne dans sa solution, la matière d'un volume intéressant et qui nous montrera un à-côté de la Révolution batavienne. Les à-côtés de l'histoire sont la plupart du temps plus intéressants que la Grande Histoire elle-même. L'esprit se détache des faits principaux pour approfondir mieux le détail. Ils vous découvrent par l'étude du document humain, le coeur même de l'homme et permet à l'écrivain d'y fouiller pour y chercher les motifs d'action, comme le médecin cherche la vivisection, le secret de l'organisme vital.

De ma première entrevue avec lui, j'ai gardé d'Herman von Buelow, le souvenir d'un être supérieur, d'un homme étonnamment renseigné pour son âge et dont la maturité de jugement contrastait avec son apparence juvénile.

A l'aide des informations recueillies à Leuberg et compilées à mon retour, la tentation m'est venue souventes fois de céder à la demande d'un syndicat de presse américain et d'écrire une série d'articles sur la Révolution batavienne, les causes qui l'ont déclenchée et les conséquences qui en furent. Il me manquait encore trop de matériaux pour édifier une oeuvre de cette importance. Je les ai obtenus plus tard et par von Buelow lui-même.

Au moment où je l'avais presque oublié, le hasard me fit rencontrer nez à nez avec l'ancien ministre des affaires étrangères de Batavie.

Depuis j'ai changé d'idée, et j'écris pour mon plaisir sans savoir comment finira le.....roman.

Si jamais je publie ce récit, le lecteur

ne manquera pas de croire fictifs, tant ils sont imprégnés de romanesque voire de romantisme, les événements que je relate.

Je n'aurais qu'à changer les noms, à situer l'action dans un autre pays, et à ajouter en haut de la première page : Roman, que la curiosité publique serait piquée.

Il y a tant de préjugé contre le réel plus captivant, plus dramatique souvent que la fiction.

Vingt années de reportage dans un grand quotidien m'ont fait voir des milliers de scènes vécues qui paraîtraient invraisemblables si un romancier les intercalaient dans un de ces livres.

Combien de faits divers renferment ce que Bourget appelle des "drames en eau profonde" !

II

1886-1950
Qui ne se rappelle la puissante incarnation par l'acteur allemand Jannings, dans "The Last Command" d'un grand duc de Russie, généralissime de l'armée durant la guerre, et qui, abattu et vieilli par les malheurs, en est rendu à se faire figurant de cinéma, à Hollywood, pour gagner une vie misérable. Son directeur est précisément un chef anarchiste déjà condamné à la prison par le grand Duc, au temps de sa splendeur.

Ce renversement des rôles que l'ironique Destinée se plaît parfois à accomplir, m'avait laissé au temps de la représentation de cette vue un peu sceptique et froid, bien que le Monde du Cinéma, par son déploiement de fausse grandeur, et l'attrait d'une vie remplie d'aventures factices, ait attiré comme un miroir aux alouettes, nombre de ci-devant personnalités.

A ma grande surprise, ce fut dans les coulisses d'un théâtre de Montréal, que je retrouvai von Buelow.

Le bleu profond de son regard, ses traits fermement dessinés et ce je ne sais quoi de distingué et d'un peu hautain qui trahit dans son maintien et sa démarche l'aristocrate de vieille souche, m'intriguèrent,

quand je le rencontrai sortant de la loge d'un jongleur.

Je ne le reconnus pas tout d'abord. Je me souvenais d'avoir vu ces yeux-là quelque part. L'homme qui les possédait était beaucoup plus jeune. Celui que je voyais devant moi avait les tempes grises et aux commissures des lèvres un pli de désenchantement. Une impression de tristesse incurable et d'énergie farouche se peignait sur ses traits durcis et vieillis.

Soudain, comme un éclair une pensée me traversa le cerveau.

J'allai droit à l'homme.

—Pardon monsieur.....vous m'excuserez de vous aborder ainsi. Ne vous-ai-je pas déjà rencontré à Londres il y a quelques années ?

Il me dévisagea, fit un effort de mémoire.

—Oui. Au Savoy. Vous êtes bien Sydney Jones, journaliste au Sun ?

—Et vous, von Buelow ?

—Pardon, Louis Boileau.....vous semblez étonné de me rencontrer dans un endroit pareil, après m'avoir connu dans des temps meilleurs.

—Plutôt intrigué, souris-je.....je ne m'étonne de rien.

—Eh bien ! je vais satisfaire votre curiosité. Il vaut mieux le faire de bon gré. A condition toutefois que vous n'alliez pas m'interviewer pour en faire une "histoire" à vos lecteurs, sourit-il à son tour.

—Si vous me le permettiez.....Ce serait une interview fort intéressante.

—Je vous le défends.....ou plutôt je vous demande sur votre honneur de ne rien écrire sur moi.....Plus tard, je vous fournirai peut-être l'occasion d'un scoop. C'est comme cela que vous dites ?

—Exactement.....

L'endroit n'était pas propice aux confidences. Je lui proposai de m'accompagner au Mont Royal, où nous pourrions causer plus à notre aise tout en vidant une bouteille de pale ale.

Il accepta.

Chemin faisant, il s'informa de notre ami commun, Kenneth Brown, qu'il

n'avait plus revu depuis notre rencontre à Londres.

Ils s'étaient connus sur le front russe, alors qu'il commandait un bataillon uranien. Je le renseignai du mieux que je pus, n'ayant pas revu Brown, actuellement aux Indes, depuis assez longtemps.

Il me demanda si j'étais retourné en Europe, si j'avais revu son pays. Il s'informa des conditions de vie, et fut heureux d'apprendre que Karl III mieux conseillé, était adoré de ses sujets, que la prospérité régnait, et que Leuberg avait repris sa physionomie de gaieté et de plaisirs.

—Tant mieux, soupira-t-il. La Révolution aura eu cela de bon qu'elle nous aura débarrassé de la Borina, et aura ramené Karl au sens des responsabilités. Mais elle aura coûté cher, si matériellement, elle n'a pas laissé trop de ruines elle en a fait moralement et d'affreuses.

Nous entrions dans le bar-room. Une table isolée dans un coin, près d'une fenêtre que le soleil dorait, était libre. Nous nous y installâmes.

Je commandai deux bouteilles de bière.

Merci, pas pour moi. Une eau de selz, rectifia-t-il. Ce n'est pas que je sois abstentionniste de principe. L'alcool et le tabac agissant sur les nerfs me nuiraient dans ma nouvelle carrière. Dans un mois, je commence une tournée de vaudeville avec le circuit Bradling. J'ai reçu avis ces jours-ci que j'étais "booke" pour une tournée d'un an.

—Mais vous n'en êtes pas rendu à cette extrémité protestai-je.

—Oui.

Ruiné ?

—Non, je suis plus riche que je n'ai jamais été. Ma fortune bien placée, a doublé, depuis que j'ai laissé l'Uranie.

—Alors, comment un homme comme vous, riche, cultivé, ayant joué un rôle sur la scène mondiale, qui pourrait redevenir ministre demain, s'il le voulait, peut-il se décider à embrasser une telle carrière.

—C'est mon secret. Admettez que ce soit par goût. Vous qui êtes repor-

ter, vous avez dû être au courant de cette demande de divorce, aux Etats-Unis, d'une femme de multimillionnaire qui allègue comme motif, la manie de son mari, de devenir expert, comme lanceur de poignards. Je parcourrai les Etats-Unis en lançant des poignards autour d'une cible humaine. Vous m'avez vu sortir de chez Pierelli, tantôt Pierelli sera mon partenaire. Nous nous rencontrerons à Philadelphie.....Si vous n'avez rien de mieux à faire ce soir, venez chez moi. Pierelli y sera vers dix heures, et je vous donnerai une exhibition de mon savoir-faire.....Une ombre passa sur son front, et ce fut la voix sourde, qu'il continua :

—Je deviens pitre, histrion, paillasse, amuseur de foule. Du moins, j'espère, de cette façon, arriver au but que je vise. Après, je retournerai chez moi. Je reprendrai mon rang social et je servirai là où je dois servir. Je ne le puis pas tant que.....Le monde est trop petit pour lui et moi. Dans un mois, je voyagerai, ayant perdu mon identité, débarrassé de mon moi qui me pèse, qui m'écrase, qui m'étouffe. Je ne le retrouverai qu'une fois de temps à autre.....Je n'entendrai plus dans ma tête bourdonner ce reproche, d'être un lâche, d'avoir peur. Je deviendrai le pitre Luciando. C'est un nom de théâtre que j'ai adopté, qui ne dit rien du tout, et que j'ai choisi parce que c'était le premier qui se présentait. Quand nous nous quittâmes, il me serra la main.

—A ce soir. —Je suis heureux de vous avoir rencontré. Vous m'avez rappelé qui j'étais. Avec vous, pour un instant, je suis redevenu l'Herman von Buelow d'autrefois. Je suis las de solitude, j'avais besoin de me retremper, de parler un peu, de me confier. Surtout, j'ai votre parole que vous ne direz rien dans votre journal à Montréal, vous êtes le seul pour qui je ne sois pas Louis Boileau.

La maison qu'Herman von Buelow habitait est construite sur les bords de la Rivière des Prairies, en face de St-Vincent de Paul. Du chemin, on ne distingue que le pignon de la tourelle perdue dans les arbres. Une haute clôture de

pierre masque aux regards des passants la vue du parc, que l'on entrevoit un peu par la grille en fer forgé qui y donne accès. La propriété peut avoir cinq cents pieds carrés. Des allées en pierre plate dans le gazon, des massifs de fleurs, des pergoles, un étang intérieur, une roseraie et finalement le logis, dans un bosquet d'ormes et d'érables, construit tout au fond, avec une terrasse qui donne sur l'eau. Trois domestiques, un jardinier, un valet de chambre, et une cuisinière composent le personnel. Ce sont des étrangers tous les trois, appartenant à des nationalités différentes. Le jardinier est hollandais, le valet de chambre allemand, la cuisinière française. Ils parlent chacun leur idiome propre et ignorent mutuellement le langage l'un de l'autre. Ils sont émigrés de date récente et n'ont ni parents, ni relations à Montréal. De cette façon le maître du logis est à l'abri des commérages et des indiscretions.

Il faisait encore clair quand je sonnai à la grille. Le jardinier qui arrosait les plantes du parterre vint m'ouvrir. Je lui demandai si Monsieur Boileau était chez lui. Sans proférer une parole, il me fit signe de le suivre. J'eus l'impression de pénétrer dans l'Inconnu, de m'enfoncer en plein mystère. A peine jetai-je un coup d'oeil aux fleurs qui embaumaient par ce soir de juillet. Je marchais les yeux rivés sur le domestique qui me précédait, un peu inquiet malgré moi, saisi d'une sorte de malaise indéfinissable, inexplicable. La personnalité de von Buelow m'obsédait. A la salle de rédaction, cet après-midi, c'est avec peine que j'ai pu recueillir mes idées pour le billet du lendemain. J'avais la tentation d'écrire au lieu et place, le compte rendu de mon étrange rencontre, mais j'avais promis à cet homme de respecter son secret et je ne voulais pas détruire, dès le début, la confiance qu'il avait bien voulu mettre en moi. Je prévoyais par instinct que j'étais sur la piste de quelque chose d'extraordinaire et que ma curiosité serait amplement récompensée de mon silence du moment.

Le jardinier me conduisit et jusque

dans le hall immense à deux étages avec une balustrade tout autour. Un autre domestique que je sus être le valet de chambre, averti par la sonnerie, et sans proférer une parole, me fit signe lui aussi de le suivre.

Ce mutisme nouveau m'intrigua encore plus, et je ne pus m'empêcher de songer aux lectures des romans les plus abracadabrants que j'avais dévorés dans ma jeunesse. Je n'essayai donc pas de lier conversation et suivis ce dernier aussi docilement que j'avais suivi le premier. Je traversai un corridor étroit et pénétrai dans une large pièce, d'où la lumière n'arrivait qu'à travers deux immenses verrières aux vitres colorées enchassées dans le plomb.

Parcourant le "Times" de Londres, von Buelow était là, enfoncé dans un fauteuil en cuir rouge, une haute lampe à pied, projetant sur lui sa lumière crue.

A mon entrée, il se leva, vint vers moi, la main tendue.

—Je vous attendais, dit-il. Merci d'être venu. Je jetai un coup d'oeil sur la pièce qui lui servait de cabinet de travail. De hautes boiseries de chêne recouvraient la muraille. Au-dessus de la cheminée, un portrait à l'huile d'une femme très belle et très jeune portant un bébé dans les bras. A n'en pas douter c'était là le portrait de sa femme. Sur sa table en bois sculpté une photographie montée dans un cadre d'argent représentait la même personne à cheval. Elle était vêtue en amazone, et le costume moulait des formes harmonieuses et pures de lignes. Je ne pus m'empêcher de songer aux extraordinaires racontars qui ont cours en Uranie. Comment peut-il, s'il est vraiment l'auteur de son exécution conserver le culte de son souvenir ?

Je souris bientôt de cette réflexion. La belle aventurière n'était qu'un mythe puisque rien dans la maison ne trahissait la présence d'une femme.

De lourdes bibliothèques chargées de livres richement reliés avec fers aux armes de von Buelow ornaient les pans de murs. Sur des colonnes près des fenêtres des marbres d'artistes renommés.

Par terre, un tapis d'orient aux couleurs écarlates et voyantes.

Von Buelow m'indiqua un siège. Il sortit du tiroir d'une garde-liqueur une boîte en cuivre damasquée et me présenta un cigare. Puis il ouvrit le compartiment du bas.

—Comme tout bon Anglais, vous aimez déguster un scotch and soda.

Il sonna. Le valet de chambre apparut. Il lui donna quelques ordres en allemand. L'instant d'après celui-ci revenait apportant un siphon d'eau de selz qu'il déposa près de moi sur une table avec un cendrier, un verre et la bouteille de scotch. Puis, il se retira.

—Vous êtes l'une des rares personnes, qui avez pénétré jusqu'ici dans ma tanière. Je vous ai dit cet après-midi, le plaisir que j'éprouvais à vous voir. Maintenant que vous connaissez ma maison, j'espère que vos visites seront fréquentes.

Je promis. Je le sentais en veine de confidences, éprouvant le besoin de causer, de vider son âme, comme il arrive à ceux qu'une trop longue solitude écrase. Je décidai donc de le laisser parler, me contentant de provoquer chez lui, par insinuation plutôt que par des questions directes, des confidences plus complètes.

Il passa la main sur son front d'un geste las.

—Il y a des fois, me dit-il, où l'idée me tenaille de boucler ma valise, et de retourner là-bas.....Mais je ne puis pas avant d'avoir rempli ma mission. Jusqu'ici j'ai eu peur, j'ai reculé devant la tâche. Maintenant il faut que j'agisse, que j'en arrive à une solution. Cette vie oisive et vide m'est insupportable.

Quel rapport pouvait-il y avoir entre la soi-disant mission ou le soi-disant devoir à accomplir et sa décision de monter sur les planches.

Je lui en posai la question.

Aucune. C'est une occasion de parcourir beaucoup de pays.....une diversion. Comme je vous l'ai dit, je pourrai, au moins durant quelques heures par jour me dépouiller de ma personnalité. Voyager en oisif ! je le pourrais. Mais quel ennui. C'est cet ennui qui me ron-

ge avec les souvenirs cuisants de ma trop courte carrière.

J'essayai de le faire causer sur les hommes de la Révolution.

—Et Howinstein, et les autres, les avez-vous revus ?

Son front se rembrunit. Et ce fut d'une voix sourde où grondait une colère mal contenue qu'il répondit :

—Je ne l'ai jamais revu.

—Et si vous le rencontriez, quels seraient vos sentiments vis-à-vis de lui.

—Permettez-moi de ne pas vous répondre directement. Connaissez-vous bien les mœurs de l'Uranie ?

—Pas beaucoup.

—Connaissez-vous les mœurs corse ? Vous avez déjà entendu parler de la vendetta corse ?

—Un peu. J'ai lu plusieurs récits de ces vengeances. Quelques-uns me paraissent bien romancés pour être vrai.

—Pourtant, ils le sont. Notre population est plus vindicative. La vengeance est un culte, presque une religion.

—Un affront qui n'est pas lavé dans le sang est une tache qui dure toute la vie d'un homme et qu'il transmet à ses enfants.....je n'ai plus d'enfant.

Je commençais à comprendre. Cette fois, j'étais sur la piste.

Comme s'il pensait tout haut, il continua :

—Depuis huit ans, je lutte contre ce désir, cet instinct de vengeance. L'atavisme est plus fort.....aussi la haine. Ils ont fait taire la voix du civilisé. L'homme primitif que nous demeurons, malgré les conventions sociales, dicte nos actes, domine en nous.

Qu'est-ce que la guerre ? Un vestige de la barbarie, de la sauvagerie. La concession à la bête humaine. L'assouvissement de la haine entre deux peuples la provoque, souvent moins que cela, le heurt de deux intérêts financiers contraires. Cependant l'on glorifie le soldat, qui tue sans savoir pourquoi. Ne fait-on pas un grand homme un héros de celui qui porte à son crédit, le plus de morts d'hommes, qui cause le plus de ruines, le plus de deuils irréparables ? La vendet-

ta, c'est la guerre entre deux individus. Il sait que je le recherche. Si je ne le tue, il me tuera.

Me montrant le portrait au-dessus de la cheminée, il ajouta :

—J'ai ces deux morts à venger..... j'ai aussi mon honneur à venger. Vous savez qu'on me croit responsable de ces morts. Je ne puis pas reparaître à la cour d'Uranie, avant de m'être libéré par des actes de ces soupçons.

—Le responsable ce serait ?

—C'est Howinstein. Quelqu'un de ces jours je vous conterai avec l'histoire de la Révolution Uranienne, ma propre histoire. Elle vous intéressera. Peut-être écrivons-nous ensemble la véridique histoire du mouvement d'il y a huit ans. Le domestique entra suivi de Pierelli.

Je maudis intérieurement l'arrivée de l'intrus qui venait, par sa présence, détruire le charme d'une conversation au moment où elle promettait des révélations intéressantes. Von Buelow sera-t-il, un autre soir dans le même état d'esprit et en même veine de confidences ?

Il me présenta Pierelli. J'ai su par la suite que c'était un compatriote exilé lui aussi volontairement. Il était jadis employé dans les domaines de von Buelow.

Pierelli sortit de sa poche une découpe de journal qu'il tendit au maître. Pendant la lecture, le sourcil se fronça ; le bleu du regard passa au gris de l'acier dont il avait l'éclair.

Sans dire un mot, sa lecture terminée, von Buelow me tendit l'entrefilet.

Il était imprimé en anglais et intitulé :

"Une page d'histoire ignorée".

L'on y racontait que von Buelow était bien l'auteur de l'exécution de sa femme et non le maréchal Junot comme on l'avait cru. L'on citait à l'appui une supposée lettre adressée par von Buelow au maréchal.

—Qu'en pensez-vous me demandait-il après que je l'eus parcouru ?

—Tout simplement ignoble. Vous en connaissez l'auteur ?

—Oui. L'on a peur de mon re-

tour ; on cherche à me discréditer. J'ai su par Pierelli que des clubs politiques fonctionnaient pour renverser de nouveau la monarchie au profit de Howinstein. Mes amis ont encore confiance en moi. En détruisant mon prestige Howinstein croit pouvoir compter sur mon ancienne faction..... Ça ne se fera pas. J'ai hésité jusqu'à aujourd'hui. Lui ou moi doit disparaître. Ce sera lui, bien qu'il soit le plus dangereux des adversaires.

Il nous fit signe de le suivre. Après avoir gravi l'escalier, nous pénétrons dans une grande pièce, toute sur la longueur et soigneusement capitonnée pour que tous les bruits en soient assourdis. Sur une table, une quinzaine de poignards et des revolvers. Aux murs des panoplies. Au fond de la pièce, un grand tableau de bois, où une figure d'homme est dessiné. Par terre, un matelas.

—Les paysans de chez nous, dit-il, ont une aptitude à lancer le poignard encore plus grande que celle des italiens. Dans les fêtes publiques, les jeunes gens rivalisent d'habileté à planter l'arme le plus de fois dans la cible. J'ai hérité un peu de l'adresse de mes compatriotes.

Il ouvrit un coffre, se baissa, et l'instant d'après, se releva le chef coiffé d'une perruque rouge. A l'aide d'un crayon il se maquilla.

—Me reconnaissez-vous, demandait-il ?

Bien que j'aie une mémoire des physionomies que mes amis qualifient de prodigieuses, il m'aurait fallu de grands efforts d'imagination pour reconnaître von Buelow.

—Aucunement.

—Je puis être sûr que personne ne devinera qui je suis sous ce déguisement.

—Pas à moins de le savoir..... A moins d'une indiscretion.....

—Pierelli et vous, êtes seul au courant. J'ai votre parole..... Quant à Pierelli, je suis aussi sûr de lui que de moi-même.

Il prit un morceau de charbon et dessina d'une façon plus distincte les contours de la figure sur le tableau de bois.

Puis, il se retira à l'autre bout de la pièce, et, à mesure, aussi vite que Pierelli les lui passait, il lançait les poignards le long de la ligne noire.

—Maintenant Pierelli. Vous allez vous mettre au blanc. Vous n'avez pas peur ?

—Non. Pas après cette démonstration.

Un. Deux. Trois. Quatre. Les poignards lancés avec force, se plantaient le long des bras, des jambes, de la tête de la cible humaine.

—Allumez une cigarette. Mettez-vous de profil.

Une détonation sourde. La cigarette s'éteignit mouchée par la balle.

—Comme vous le voyez c'est un talent de société assez passionnant à cultiver. J'en ai d'autres. Voici une arme.....Pierelli ordonnez-moi de lever les mains.

Ce qui fut fait. Mais avant même que l'adversaire ait eu le temps de presser la gâchette, une main s'était abattue sur son poignet et l'autre sous le coude, et il s'écrasa sur le matelas la face en avant.

—Il y a huit ans que je pratique ces divers sports sans compter l'escrime..... J'ai toujours passé pour une fine lame..... Connaissez-vous le fleuret ?

—Très peu. J'en ai fait un peu au M. A. A.

—Voulez-vous croiser le fer ?

—Je suis un si piètre opposant que ça n'en vaut guère la peine.

Toutefois pour lui faire plaisir j'essayai.

A peine m'étais-je mis en garde et engagé que le fleuret me sauta des mains.

—J'ai fini ma démonstration. Qu'en pensez-vous ?

—Magnifique.

Comme il avait à converser avec son compagnon, je prétextai de la copie présente pour prendre congé.

—Je compte sur vous pour demain soir.

—Nous causerons de l'Uranie et je vous fournirai les éléments d'une histoire de la Révolution.

III

Durant le mois qui suivit, von Buelow et moi sommes devenus les meilleurs amis du monde. Possède-t-il une force magnétique personnelle qui attire vers lui ? Je ne sais. Sa personnalité me hante. J'accomplis ma besogne quotidienne machinalement, l'esprit ailleurs. Dès que je peux me dégager de mes obligations, je saute dans un tramway, à destination de Montréal Nord, et de là, je me rends à pied jusqu'aux "Ormes". C'est ainsi qu'il a baptisé son petit domaine.

La tranquillité de cette retraite, que la haute muraille de pierre qui l'entoure isole du paysage environnant, est devenu un endroit de rêve, comme un château mystérieux de contes de fées.

Les domestiques me connaissent. Ils me saluent avec déférence. Ils savent que je suis l'intime du maître.

Une fois la grille franchie, c'est comme si je laissais Montréal. Je n'entends plus le bruit strident des tramways, ni celui rauque et sourd des trompes d'autos.

Je pénètre dans l'asile du silence.

J'oublie alors qu'il y a une ville tout près.....J'oublie la rue St-Jacques, l'hôtel de ville, les grands hôtels, les théâtres, les mille et un endroits où je vais glaner les nouvelles pour les offrir en pâture à mes lecteurs. Je cesse moi aussi d'être Sydney Jones.....Je deviens l'un des mille acteurs et figurants qui ont joué dans le grand drame uranien.

Le présent s'abolit. Sous la parole magique de von Buelow, je vois se défiler des paysages exotiques ; j'assiste à des manifestations populaires ; j'entends les cris frénétiques d'une foule en colère ; je vibre, les nerfs tendus comme ont vibré ceux qui ont participé aux journées tragiques du 8 janvier 19.....Je vois le sang gicler des troncs humains sous la chute des têtes dans le panier macabre ; je déteste, je hais, je frémis, je m'enthousiasme.

L'obsession est devenue tellement grande que je ne puis me libérer, durant

le jour, des évocations tragiques de la Révolution uranienne.

Installés tous deux dans son cabinet de travail, nous causons. Je le laisse parler la plupart du temps. Contre son habitude, il s'échauffe. Sa voix prend les inflexions variées de la colère et de l'enthousiasme. Il est heureux de me raconter sa vie, d'évoquer sa jeunesse dramatique.

Au bout du mois, j'avais tous les matériaux que je recherchais. Je lui demandai la permission d'écrire non plus une histoire mais un récit où il sera la figure dominante.

—Si cela vous intéresse.....

C'était la permission que je sollicitais depuis si longtemps.

Il ajouta :

A une condition : vous ne publierez pas avant que je vous le dise. Ça vous va ?

—Entendu.

—Je vous donnerai de mes nouvelles de temps à autre. Jusqu'ici, vous avez bien l'intrigue. Vous n'avez pas le dénouement. Je vous le fournirai.

La journée de son départ, je le reconduisis jusqu'à la gare Bonaventure.

Il n'était plus le même homme, avec sa perruque rouge, sa moustache qu'il avait laissé pousser depuis un mois, et qu'il teignait, et les lunettes aux montures larges et noires qui lui masquaient la figure.

Nous nous serrâmes la main.

—A bientôt, j'espère.

—Je l'espère comme vous. Tenez-moi au courant de votre travail. Je vous enverrai de mes nouvelles sous peu et la liste des endroits où vous pourrez m'écrire.

La cloche de la locomotive sonnait. Vite, il sauta dans le train, qui, l'instant d'après, s'ébranlait lourdement, en route vers l'inconnu, emportant avec lui, l'incarnation humaine de Némésis.

Je savais que von Buelow partait pour accomplir sa vengeance et je ne pus m'empêcher de frissonner en songeant au choc inévitable de ces deux forces, dis-

ciplinées et maîtresses d'elles-mêmes toutes deux : Howinstein et von Buelow.

Plus que le duel entre deux hommes, leur rencontre avait une signification lourde de conséquences.

Il se tramait contre l'Uranie, un complot dont Howinstein était le chef.

Qui sortira vainqueur ? L'alternative n'était pas indifférente. Du résultat dépendait un avenir contraire. Plus que le vengeur d'une querelle personnelle, von Buelow m'apparaissait comme un paladin d'autrefois, idolâtre de son pays, et qui partait seul porter la guerre à l'ennemi le plus dangereux parce que le plus secret et qui attaquait les forces mêmes de la nation en cherchant à en saper les bases morales, dans une vaste conspiration qui devait éclater sous peu. Howinstein mort, c'était la délivrance.

Von Buelow vaincu, c'était la consécration de la rumeur infâme, son prestige détruit, c'était Howinstein, maître de la situation, débarrassé de son ennemi le plus mortel, en mesure d'accomplir le coup d'Etat, que dans l'ombre il méditait. C'était la société secrète, qu'il dirigeait, pieuvre aux tentacules innombrables, et dont il était la tête, enserrant l'état, étreignant le pouvoir jusqu'à étouffer Carl et son conseil.

Le soir même du départ de von Buelow, je commençai à écrire. Tous mes documents étaient préparés, classés. Je devins historien. J'abdiquai, pour laisser vivre et agir mes héros, me contentant de les regarder se mouvoir et évoluer sur la scène uranienne, enregistrant leurs paroles et leurs gestes, essayant de fouiller en eux-mêmes pour connaître leur état d'âme.

J'ai éprouvé une griserie cérébrale grande pendant que les pages s'empilaient sur ma table, que je voyais l'intrigue se nouer par la précipitation des événements dans l'attente du dénouement.

De temps à autre, je recevais une lettre des Etats-Unis. Von Buelow s'intéressait également à l'oeuvre. Il me fournissait des détails, des descriptions, que je n'avais qu'à coordonner et qui in-

sensiblement, m'amenaient jusqu'à la fin de la trame, la dernière page du livre.

J'ai maintenant mon épilogue. Mon volume est complet.

J'ai terminé la vie romance de von Buelow. Je lui ai donné comme décor, ce que nous appelons en anglais "back ground" ou plus justement "climax" la révolution uranienne. L'une et l'autre sont intimement mêlées, indissolublement unies.

IV

L'Armistice venait d'être signé. Ce fut dans toute l'Europe et le monde civilisé un vaste soupir de soulagement, suivi d'un chant unanime d'allégresse. La Grande Tuerie, qui marquera, d'une tache rouge, le début du XXe siècle et pèsera sur la mémoire des hommes d'aujourd'hui éternellement, comme une honte et un opprobre, prenait fin, et l'Univers pouvait aspirer à des jours meilleurs. Depuis quatre ans, la presse de tous les pays, sauf quelques rares exceptions, bourrait le crâne des populations, ne parlait que carnage, et, par une déformation grossière du sens des valeurs, exhaltait aux nues, les consacrant comme des héros des êtres, nuls souvent, mais qui avaient le mérite, grand à cette époque de ne connaître ni la pitié, ni le sens de l'humanité, et qui portaient à leur crédit, le plus de destructions humaines.

Les savants, les littérateurs, les poètes, ceux qui ne consacraient pas leur talent au service de la haine, étaient relégués dans l'ombre, et l'homme qui parlait d'amour de ses semblables était considéré comme un traître, et, pour peu qu'il poussât cet amour jusqu'à refuser de tuer, on l'accolait à une muraille, et il tombait la poitrine trouée de balles et le crâne perforé pour n'avoir pas sacrifié à la folie régnante.

Dans chaque capitale, les troupes rentraient aux acclamations des foules en délire qui se massaient sur leur passage.

Les femmes regardaient avec admiration les soldats triomphants ; leurs

yeux se portaient sur les officiers sanglés dans leurs uniformes et tous parés des charmes de la conquête.

A Leuberg, quand l'armée uranienne qui avait bravement combattu aux côtés des alliés, rentra, ce fut dans la ville, une explosion de joie ; des bravos montaient dans l'air ; aux fenêtres et sur les balcons des mouchoirs s'agitaient, des mains frêles de jeunes filles envoyaient des baisers.

A la tête du régiment des dragons du roi, un jeune homme au teint mat, aux yeux rêveurs et bleus, attirait plus spécialement l'attention. Il ne s'occupait guère des saluts qui montaient vers lui. Il allait, tenant les guides lâchement, au balancement de son cheval, songeant à la vie douce qui l'attendait à la demeure familiale, en fête pour son retour. De son cœur, une chanson montait jusqu'à ses lèvres, chanson de la jeunesse ardente qui veut vivre, sous le soleil glorieux, une vie magnifique.

Parfois, il passait une ombre devant ses yeux. La maison ne serait plus ce qu'elle était, lorsqu'il la quittait, au sortir de l'école de cavalerie avec trois étoiles sur la manche de son uniforme et le commandement d'une unité. Le père, l'an dernier, était disparu. Il ne restait plus au logis que sa vieille mère. Il avait hâte de la serrer entre ses bras et d'oublier, dans le confort de leur château, les deux années d'enfer qu'il venait de vivre, dans la boue et le sang des tranchées.

Le régiment défila par les rues de la ville. Les hommes étaient joyeux. Eux aussi, oubliaient les horreurs récentes. Comme il passait devant le palais royal, le jeune officier se tourna vers le balcon où se tenait la cour, pour le salut d'usage. Il fut désagréablement surpris de voir Karl III qu'il connaissait personnellement, pour être du même âge et avoir étudié ensemble, s'afficher avec une femme qui lui parut être la prima donna du théâtre National Lucrezia Borina.

Que Karl III, dans la fougue de sa jeunesse ait éprouvé une passion pour la belle artiste dont la beauté avait fasciné plusieurs, il était prêt à l'excuser.

Après tout, il était homme quoique roi. Qu'il s'affichât avec elle, publiquement, cela, il ne pouvait l'admettre. C'était porter atteinte au prestige royal surtout à une époque tourmentée où le trône dans chaque pays chancelait sur ses bases.

L'officier augura mal de cet incident, et tout en continuant sa route, il pressentit que l'Uranie traverserait des heures sombres.

Qu'une femme issue du peuple, ait assez d'emprise sur un souverain pour lui faire oublier le souci de sa dignité, c'était le signe évident d'un aveuglement dangereux qui pourrait avoir des suites funestes. Il n'y songea pas longtemps. Il avait pour le moment, d'autres idées en tête, que de travailler au raffermissement du trône.

A la caserne, il descendit de cheval, pénétra dans le salon où d'autres officiers étaient assis à boire, à causer et à fumer, alla serrer la main de quelques amis, et sans plus s'attarder davantage, sauta dans l'auto qui l'attendait à destination du château familial.

La famille de von Buelow est l'une des plus anciennes de l'Uranie et l'une des plus riches. Bien que Ludwig von Buelow le chancelier, le père d'Herman von Buelow, ce jeune officier qui roulait en ce moment vers l'ancestrale demeure, ait dépensé des sommes énormes en fêtes et en galas ; qu'il ait eu des écuries où des purs sangs se prélassaient dans des boxes spacieuses ; qu'il ait entretenu à Leuberg, un hôtel meublé avec un luxe inouï et où se réunissaient dans des dîners restés mémorables de la haute société uranienne et les représentants des grandes puissances ; qu'il ait puisé sans compter dans la réserve, Herman von Buelow pouvait encore se vanter d'appartenir à la double aristocratie du sang et de l'argent.

Si l'argent liquide s'était fait plus rare, le domaine était resté intact ; grâce à un intendant consciencieux et averti en affaires, la vie fastueuse du chancelier et ses prodigalités n'acculèrent pas la famille à la banqueroute. Les créanciers furent tous payés, et l'exploitation métho-

dique des terres cultivées selon les données du progrès moderne a permis, à cause du prix élevé des denrées durant la guerre, de réparer les brèches.

Pendant que l'auto roulait sur la route assombrie, projetant la lumière crue de ses phares, dans l'obscurité qu'elle trouait, Herman von Buelow assis sur le siège d'arrière, échafaudait pour l'avenir tout un système de vie, tout un plan de conduite.

N'était-il pas un privilégié de la fortune ? Ne l'avait-il pas toujours été ?

Du seul fait de sa naissance, tous les obstacles étaient aplanis devant lui. Il n'avait pas, comme tant d'autres à lutter, à jouer des coudes, pour se frayer un chemin au travers de la multitude, et se créer sous le ciel libre et le soleil, une place digne de lui. Toutes les portes lui étaient ouvertes. Sans avoir à obéir, à subir l'apprentissage souvent humiliant de servir sous des officiers ignorants et brutes, il avait, dans l'armée, brûlé les étapes, après de brillants examens, et hérité de la charge de colonel des dragons du Roi. De père en fils, chez les von Buelow on était colonel de dragons.

Maintenant que la guerre était terminée, que la Paix souriait à la terre, il voyait devant lui, une route toute aplanie.

De physique agréable, haut de taille, les traits accentués, dégageant de sa personne un je ne sais quoi de séduisant et de fascinateur, il n'avait qu'à paraître pour commander la sympathie et aussi le respect. Il pouvait briller à la Cour aussi bien qu'à la ville, aspirer aux plus grands honneurs.

Le château des von Buelow, situé à six milles des confins de Leuberg, est bâti sur une élévation face à l'Adriatique, qui vient mourir aux pieds de la Falaise. Construit il y a quelque trois cents ans, sa structure de granit rouge domine la contrée environnante. De la grande route, un chemin macadamisé traverse une forêt de sapins et pénètre jusqu'au parc qui l'entoure.

Des jardins en terrasses avec des balustrades de marbres, la vue embrasse la

mer avec ses îles d'émeraude, de rubis ou de saphir selon la dégradation de la lumière.

A quelques arpents, sont les bâtiments ; une écurie spacieuse—depuis la guerre elle n'abrite que quelques chevaux. Le chancelier avant même d'en être réquisitionné a fait cadeau de ses bêtes à l'armée, une grange au carré de pierre, des étables, les poulaillers, pigeonniers, etc., et tout autour comme des poussins près de leur mère, les maisons des domestiques et de l'intendant. Le domaine a une superficie de 1800 acres.

Quand l'auto s'engagea sur le chemin du château, Herman se pencha au dehors, pour respirer plus librement, l'air de chez lui.

Il y avait trois mois déjà, depuis son dernier congé qu'il n'avait revu ces endroits familiers témoins de ses jeux d'enfant, de ses rêveries d'adolescent.

Il se sentait léger, débarrassé de la responsabilité militaire, n'ayant pas à commander, au moins pour quelque temps en attendant son entrée dans la politique active ; n'ayant d'autres soucis que de jouir de la vie, d'aspirer l'air purifié par les sapins ; de flâner par les allées ombragées, d'admirer jusqu'à la saturation la beauté des soirs violets sur une émeraude ; de courir à cheval par les champs des matins froids, au trot d'une bête vigoureuse et jeune, et d'oublier dans la solitude de ce coin de terre adoré, toutes les fatigues et tout l'écoeurement des tranchées.

Au nombre d'autos qui stationnaient devant la large porte d'entrée, il comprit qu'il y avait réunion chez lui pour fêter son retour. La comtesse avait voulu qu'il fut repris, dès son arrivée, par les obligations de la vie sociale, et que l'animation lui fasse oublier la mort du chancelier.

Il embrassa longuement sa mère, quand, avertie par un domestique que l'auto approchait, elle courut sur le seuil voulant être la première à le recevoir chez lui.

Désormais il était le maître, puisque

par droit de succession il héritait les titres nobiliaires et les biens fonciers.

On l'attendait pour le dîner.

Le maître d'hôtel s'était surpassé. Il avait fait exhumer de leur poussière, les vins les plus vieux, entr'autres un vin fameux du cru 1887, qu'on ne servait que rarement et dans les grandes circonstances.

La salle à manger aux boiseries à panneaux de bois sculpté était éclairée à profusion. Les garçons de table dans leurs livrées galonnées se tenaient à leur poste droits comme des soldats dans l'attente de la revue.

Un laquais annonça que le dîner était servi.

La comtesse donna le bras à son fils et s'avança suivie bientôt des invités. Ils étaient une vingtaine en tout, quelques seigneurs du voisinage, des hauts fonctionnaires et quelques amis d'Herman.

Mme von Buelow avait indiqué elle-même la place des convives. Elle sourit malicieusement quand Herman constata que sa voisine de table serait Natalie Lowinska, petite fille du baron Lowinski, ancien ministre de la justice sous Pierre VIII.

Natalie Lowinska avait dix neuf ans, une taille élancée, de grands yeux noirs, frangés de longs cils, des yeux profonds, troublants et mystérieux de femme slave. Sa voix était pure et chantante comme une musique.

La comtesse la désirait pour bru et avait décidé qu'Herman était d'âge à convoler et que le plus tôt serait le mieux surtout à présent qu'il était l'héritier et le rejeton unique de von Buelow.

Le jeune homme ne fut pas dupe de ce manège maternel, et pour ne pas laisser croire qu'il dormait dans le piège, il feignit d'oublier cette présence à ses côtés ; mais le regard qu'il lui jeta à la dérobée suffit à l'envelopper toute, à prendre possession de son image pour la graver profondément en lui, dans le coin le plus secret de son âme.

Les divers services se succédaient

avec la régularité et l'ordre qui avait accoutumé de régner chez les von Buelow.

Le vin généreux et vif égayait les convives. Dans la haute société uranienne, on se piquait de parler le français dans sa pureté même, et bientôt au verbe qui circulait sur chaque lèvres, l'on se serait cru sur les bords de la Seine.

Comme le vin pétillait dans les coupes, l'esprit pétilla. Les aimables plaisanteries, les jeux de mots, les marivaudages, toutes ces insignifiances de langage qui font le charme des réunions mondaines qu'agrémentent la compagnie des femmes, se donnèrent libre cours.

Et cela dura jusqu'à l'heure des toasts ; on but au roi, à l'Uranie, à l'hôte. Herman lui-même, toujours calme et sérieux plus qu'il ne convenait à son âge, donnait dans la gaieté générale, tout entier à la joie de la bonne chère, du luxe, de l'élégance.

Une fois, il lui adressa la parole, une question banale, posée pour dire quelque chose, pour être poli. La réponse lui parvint. Il ne s'occupa guère d'en percevoir le sens. Le son de la voix pénétra en lui, faisant jaillir par sa seule tonalité, des émotions nouvelles.

Et quand il fut seul, qu'un à un, les invités se furent retirés, que le dernier auto eût démarré et fut disparu au loin sur la grande route il revêtit son paletot et par cette nuit fraîche d'octobre se promena longuement sur la terrasse, regardant sur l'eau sombre de la mer frissonner le sillage blanc que la lune y posait.

Des yeux grands et noirs peuplaient la solitude, une voix chantante et fluide animait le silence.

Pourtant, ce n'était pas la première fois qu'il rencontrait Natalie Lowinska. Pourtant il n'était pas de par l'habitude d'une vie sévère et de commandement prédisposé à la sentimentalité.

Mais ce soir, à l'aurore des temps nouveaux qui s'élevaient de l'horizon débarrassé des nuages sombres de la guerre, il entendait partout monter, avec l'hymne ardent de sa jeunesse, le poème d'amour qui soulevait l'humanité.

Natalie Lowinska, la dernière fois qu'il la vit, n'était qu'une enfant. Ce soir elle lui était apparue femme et sa vue et sa présence avait fait naître en lui des instincts de paternité et de continuité de la race, qui lui gonflait le coeur.

V

Herman von Buelow fut bientôt pris dans le tourbillon des réceptions, des fêtes et des galas. Une orgie d'amusements régnait au sein de toutes les classes. C'était la réaction inévitable après les jours de tristesse vécus depuis quatre ans.

Les cafés, les théâtres rouvraient leurs portes. L'opéra chaque soir attirait des foules avides de musique et de spectacles. La Borina triomphait à Leuberg. Personne n'ignorait la passion fatale qu'elle inspirait au jeune roi. Le trésor de l'Etat passait dans sa bourse. Elle possédait un hôtel, une domesticité nombreuse. Les soirées qu'elle donnait étaient recherchées par l'élite. Les courtisans se pressaient autour d'elle, espérant qu'un mot, une phrase dite à propos leur ferait octroyer les faveurs de la Cour.

Pendant ce temps, chez le peuple, un mécontentement sourd grondait. Un rédacteur de journal s'était même avisé d'écrire un article peu révérencieux pour la personne auguste du souverain. Il disparut. Sans procès, on le jeta en prison, exemple salubre croyait-on à ceux qui seraient tentés d'imiter le même langage.

Erreur politique profonde ! Un autre reprit la plume arrachée de ses mains. D'autres articles parurent. Karl les ignora. Autour de lui les flatteurs se pressaient. Personne n'osait élever la voix pour lui reprocher sa conduite. Sauf un. Von Buelow. Bravement, sans s'occuper des conséquences qui pourraient résulter pour lui, il morigéna le roi, lui montra ce que sa conduite avait de dangereux, pour lui, pour les institutions dont il était le représentant et pour le pays. Il l'adjura de mettre fin à sa liaison, appelant l'histoire à sa rescousse, lui montrant que les

grands cataclysmes qui bouleversèrent les peuples, avaient eu, souvenues fois, des causes identiques. Ce fut peine perdue. Ils se quittèrent, brouillés.

—Sire, lui dit von Buelow. Vous me forcez d'agir contre mon coeur. Plus qu'un roi, pour moi, vous êtes un ami. Mais au-dessus de l'amitié, je place l'amour de la patrie. Vous me forcez de grossir le nombre de vos adversaires. Soit. Je vous préviens que vous n'étoufferez pas ma voix.

Le roi sourit. Ce fut sa seule réponse. Dans quelques instants, il filerait vers l'hôtel de la Borina, et oublierait, là, dans l'atmosphère grisante de son boudoir, saturé de parfums, près de cette femme aux formes sculpturales, toutes les vicissitudes de son métier de roi.

Il ne craignait pas von Buelow. Il ne craignait personne. Entraîné par la Borina, il était devenu despote, gouvernait selon son bon plaisir, se débarassait, dans son entourage, de toutes les créatures qui n'obéissaient pas aveuglement, servilement, à ses caprices.

Pour mieux maintenir son emprise, pour arriver plus facilement à ses fins de domination, la Borina entretenait chez lui le culte de l'orgueil. Elle l'exaltait, le comparait aux grands monarques de jadis, l'amenait à l'absolutisme.

Ne s'était-il pas, tout récemment fait décréter par le parlement des pouvoirs plus absolus ? N'avait-il pas restreint les prérogatives de la chambre des députés.

La Borina atteignait à son but. C'est elle qui régnait. Elle voyait les puissants chaque jour se courber à ses pieds. Elle les voyait humbles et prosternés devant elle, lui quémendant des faveurs.

Les applaudissements et les hommages qui montaient vers elle, aux soirs où sur la scène, elle incarnait les héroïnes des grands opéras, ne suffisaient pas à son tempérament. Elle voulait plus. Ce plus elle l'avait. Elle avait l'âme d'une Cléopâtre ou d'une Pompadour. Elle était pétrie d'orgueil et d'ambition insatiable et remplie d'intrigues.

Aimait-elle Karl III ? Il était possible qu'elle éprouvât pour lui, un certain

penchant. Mais ce qu'elle aimait surtout en lui, ce n'était pas l'homme, c'était le souverain.

En se rendant à son palais Karl songea à l'entrevue qu'il venait d'avoir avec von Buelow. Faisant un retour sur lui-même il fut agacé de constater que son ancien camarade d'étude avait raison. Il lui fallait rompre. En serait-il capable ? Il n'était qu'une chose, qu'une petite chose entre les mains de la Borina. Il ne se sentait pas l'énergie nécessaire pour opérer la rupture. Et puis, à quoi bon après tout ? N'était-il pas le maître, maître des destinées de son peuple, libre d'agir à sa guise ! N'était-il pas le roi !

Il ne permettrait pas à un de ses sujets de lui dicter sa conduite. L'idée le frôla de faire subir à von Buelow le même sort qu'au rédacteur en mal de copie qui s'était permis d'écrire sur lui. Ce serait fort bien. Mais une difficulté se dressait. Von Buelow avait des relations. Le nom de von Buelow était chéri de tous les Uraniens. On conservait comme un culte, la mémoire du chancelier qui avait administré le pays avec une sagesse et une prévoyance, dispensatrice de prospérité nationale. Même le faste dont il s'entourait avait créé autour de son nom une sorte de légende.

En franchissant le seuil du palais de la Borina, il déposa tous ses soucis et toutes ses prérogatives royales. Ne pourrait-il pas lui aussi agir à sa guise, sans que la critique s'acharne à ses pas, et morde ses talons.

Ce jour-là, la Borina avait une faveur à lui demander. Elle était plus belle, plus séduisante que jamais. Elle voulait pour l'un de ses frères la position importante de contrôleur des finances du Royaume. Elle songait à demain, à l'heure où ses charmes seraient rendus impuissants par le temps et l'âge, où l'or royal ne pleurerait plus dans son escarcelle. En faisant nommer son frère, elle s'assurait à même les biens publics.

Karl promit, ne sachant rien refuser. Le soir même, il signait l'édit. En signant l'édit, il signait sa propre déchéance. Cette nomination commença d'allu-

mer le feu aux poudres, fit des jaloux, des envieux, des mécontentements. La semence était jetée qui germera bientôt.

VI

Le feu couvait qui devait amener le grand cataclysme, comme couvent ces petits feux sous la mousse des forêts, invisibles et pervers, et qui, lorsque s'élève le vent se propagent avec une rapidité foudroyante, et ravagent impitoyable tout ce qui se trouve sur leur passage. L'incendie est maître de la situation, un maître terrible, invincible. Il est trop tard pour le subjuguier.

La ville de Leuberg, comme les autres villes de l'Uranie, où des sociétés secrètes révolutionnaires s'étaient formées, n'avaient rien perdu de sa physionomie habituelle. Les affaires étaient les mêmes, les plaisirs les mêmes, la foule la même. Le feu couvait au-dessous. C'était un feu souterrain.

Seuls quelques esprits avisés pressentaient les événements.

La saison mondaine, cet automne-là, fut plus brillante que jamais, et Herman von Buelow, nous l'avons vu, se trouva comme les autres, emporté dans le tourbillon. La jeunesse affamée de plaisirs, dansait tous les soirs, au son des musiques et tsiganes, alors en grande vogue. Plus que jamais, on pouvait dire que la population dansait sur un volcan.

Chez Natalie Lowinska, un grand bal réunit un soir tous les représentants de l'aristocratie. Natalie habitait avec son frère, avenue des Tilleuls, l'une des plus fashionables de la ville et qui est pour Leuberg ce qu'est la chaussée d'Autin pour Paris et le Fifth avenue pour New-York.

Combien la lumière attire les phalènes, Natalie attirait à elle les jeunes gens les plus en vue de par leur situation et l'état de fortune familial. Une nuée d'adorateurs l'entouraient. Naissance, éducation, beauté, richesse. Elle avait tout ce qui plaît, tout ce qui séduit.

Depuis le soir de son retour Herman von Buelow ne l'avait pas revue, n'avait

pas cherché à la revoir. Quand la comtesse sa mère amenait la conversation sur le sujet mariage et lui vantait les charmes et les qualités de la jeune fille, il se contentait de répondre évasivement et.....au grand désappointement maternel, parlait d'autres choses. Mais la fondation d'un foyer s'associait dans son esprit au souvenir de Natalie. Il gardait son image en lui et avec délices se plaisait à songer à cette minute fugitive où il avait connu la caresse de ses yeux. Ce soir là, il revêtit l'uniforme des dragons du roi, sabre au côté, et épingla sur sa poitrine ses diverses décorations.

Vers neuf heures l'auto était parqué devant l'entrée du château. Le valet pied, debout à la portière, salua le maître, ajusta ses couvertures sur ses genoux et prit place en avant à côté du chauffeur.

Les roues grincèrent sur le gravier de l'allée, et peu après, l'auto s'engageait sur la grande route.

Il était près de dix heures quand Herman von Buelow fit son apparition à la demeure des Lawinski. Il pénétra dans le salon, illuminé à profusion, présenta ses hommages à la jeune fille. L'affluence, autour d'elle, de jeunes gens, cherchant à accaparer son attention, l'impressionna désagréablement.

Elle répondit à son salut, froidement, comme distraite et l'esprit ailleurs.

Était-ce en guise de repréailles pour sa froideur à lui lors du dîner qui marqua son retour au pays ? Ou bien se souciait-elle réellement peu de ses hommages ?

Quelle impression Herman éprouvait-il de cet accueil banal ? Nulle des personnes présentes n'aurait su le dire. Aucun muscle ne tressaillit dans son visage impassible. Il s'éloigna, fit le tour des groupes, s'attarda à causer avec des connaissances. Un observateur attentif aurait pu se rendre compte cependant qu'il surveillait chacun des mouvements et des gestes de la jeune fille, qu'il épiait celui d'entre les hommes présents qui paraissait avoir ses faveurs. Il reconnut tout de suite un jeune officier d'infanterie, un peu fat, et qui, à son gré, laissait trop voir le

plaisir qu'il ressentait d'être ce soir, l'élus de ce coeur féminin.

L'orchestre fit entendre les premiers accords d'une valse. Von Buelow en s'excusant quitta le groupe où il causait et marcha droit vers Natalie.

—Mademoiselle, je serais heureux que vous m'accordiez cette danse.

—Vous arrivez un peu tard. J'ai déjà promis au capitaine Rhulman.

—Alors, mille regrets.

Il s'éloigna. Avisant, une jeune dame qu'il connaissait, il fut plus heureux cette fois-ci. Il l'enlaça et évolua avec elle aux accords des violons qui pleuraient de langueur et d'amour.

Habilement, et sans que sa partenaire ne s'en doutât, il manoeuvrait pour se rapprocher de Natalie et du capitaine. Quelques couples les séparaient encore. Il les contourna et quand il fut tout près, il envoya, d'un mouvement brusque du coude, son sabre en arrière. Le fourreau frappa Rhulman aux jambes, qui faillit tomber devant cet obstacle inopiné.

Herman von Buelow jeta un regard indifférent, et sans plus s'occuper de l'incident, continua à valser.

Ce qu'il désirait se produisit. La danse terminée, il se retira au fumoir, s'installa dans l'un des fauteuils en cuir de Cordoue qui le garnissait, et nonchalamment, alluma un cigare.

Il y avait juste suffisamment de monde, pour permettre à son projet de réussir, et pas assez pour qu'il dégénérât en scandale. Il sourit imperceptiblement en apercevant Rhulman, sur le seuil de la porte, inspecter la pièce du regard, comme s'il cherchait quelqu'un pour finalement se diriger vers lui.

—J'espère colonel que vous vous excuserez de votre maladresse de tantôt.

—Je n'ai aucune excuse à vous offrir. Je vous prierais même de retirer cette expression que vous venez d'employer : maladresse..... La maladresse est plutôt de votre part puisque vous êtes venu vous jeter sur mon sabre.

Il continua, persifleur jusqu'à ce que son interlocuteur se fâchant, lui dise les

paroles qu'il voulait lui voir dire et qui pouvait constituer une insulte.

Tranquillement, posément, il débouonna l'un de ses gants, l'enleva, et en souffleta le capitaine.

Le duel était inévitable.

Deux personnes étaient témoins de l'affront, et un officier de l'armée, sans passer pour un lâche ne peut se dérober aux réparations d'honneur. Or von Buelow passait pour la plus fine lame de Leuberg et tirait du pistolet presque aussi bien. Il savait donc que la perspective d'un duel avec lui était suffisante pour figer le sourire sur les lèvres et abréger une soirée qui ne présentait plus d'intérêt. C'était créer le vide autour de Natalie.

L'habitude des décisions rapides lui avait dicté ce plan de campagne, un peu fou, un peu téméraire. C'est probablement à cause de sa témérité qu'il l'avait adopté tout de suite.

—Colonel, lui dit Rhulman, vous recevrez mes témoins demain matin.

—A vos ordres.

Il fit volte-face et retourna dans le salon, où le bal continuait.

Rhulman ayant perdu tout entrain, ne se sentant plus d'humeur à s'amuser, commanda sa voiture et se retira chez lui.

—Et d'un, songea von Buelow.

Il chercha Natalie. L'ayant aperçue, il la rejoignit.

—Avez-vous vu le capitaine Rhulman, s'enquit-elle. Il est passé au fumoir pour vous rencontrer, il y a quelques minutes. On ne le revoit plus depuis ce temps.

—Le capitaine est indisposé. Il a dû retourner chez lui.

Comme il parlait, un autre des jeunes gens qui faisaient cercle autour de la jeune fille s'approcha d'elle, et lui de manda la prochaine danse.

Elle la lui accorda.

—Il me semblait que vous aviez promis de la danser avec moi.

—Vous ne me l'avez pas demandé.

—Vous avez dû l'oublier.

Le nouveau venu s'impatientait, l'or-

chestre ayant attaqué les premières mesures.

Von Buelow le toisa des pieds à la tête.

— Mon ami, j'aurais un mot à vous dire.

— Mademoiselle, voulez-vous nous excuser pour un instant.

Il entraîna le cavalier un peu à l'écart, et, tout bas, à l'oreille :

— Quelle arme préférez-vous ? L'épée ou le pistolet ? Je suis d'égale force aux deux. Danser avec Mademoiselle Lowinska, c'est **une affaire avec moi**.

L'autre crut qu'il plaisantait. Il regarda von Buelow et vit à l'air de décision que ses traits révélaient que la proposition était très sérieuse. Il n'osa pas miser sur le résultat, et saisit pour prendre congé et laisser le champ libre, le premier prétexte qui lui vint à l'idée. Une heure s'était à peine écoulée que von Buelow avait encore deux autres duels sur les bras. Le vide s'accroissait autour de Natalie qui ne comprenait rien à ces défections successives. Elles soupçonnaient seulement, à son assiduité près d'elle, von Buelow d'en être l'auteur. Il lui parlait très peu. Elle s'aperçut que la main frémissait qui lui enserrait la taille, et que la voix grave du jeune homme avait soudain des inflexions plus vibrantes et plus douces.

Quel intérêt avait-il à agir ainsi ?

S'il ressentait à son égard, plus que de l'indifférence, il eût profité d'une circonstance où ils dinèrent, presque côte à côte, pour laisser au moins deviner ses sentiments. Elle ne savait que penser et lui gardait rancune de sa façon d'agir. Elle lui en voulait.

Le lendemain matin, quand elle apprit de Rhulman qu'il se battrait en duel à la prochaine aurore, et que, durant la matinée, deux autres de ses amis, voulant qu'elle sache ce qu'ils accomplissaient pour elle, lui annoncèrent la même chose, sa perplexité grandit.

Von Buelow avait causé de tout sauf d'amour. Pas une ombre de cour. Il s'était contenté de l'avoir près de lui, et à lui seul après l'avoir débarrassée des

importuns qui s'interposaient entre elle et lui. Elle le détesta de ce qu'elle considérait être de l'égoïsme. Il ne lui vint pas à l'idée qu'il pourrait l'aimer, ni qu'elle pourrait l'aimer. Loin de là, elle le haïssait, elle le détestait pour cette étrange façon de s'imposer à son attention.

Elle ne pouvait s'empêcher de songer à lui. Son souvenir la poursuivait, la hantait, l'obsédait. Qu'advierait-il de ces diverses rencontres ?

Tout à coup, s'il allait être blessé, s'il allait être tué. Elle n'avait pas songé à cela. Elle le vit, étendu sur le sol, ensanglanté.....

Son cœur se gonfla de pitié, aussi de tendresse. Une crainte folle la tourmenta. Elle pleura.

L'aimait-elle donc ?

Maintenant, elle regrettait son indifférence, petite vengeance concédée à sa vanité de femme, blessée par son indifférence à lui. Elle s'accusait d'être la cause de ce qui allait arriver.

Empêcher ces rencontres ? Il était **trop tard** !

Pas un ne reculerait.

La journée lui parut longue, horriblement longue, les heures tombaient lentement monotones et cruelles dans la désespérante anxiété de l'attente.

Von Buelow le soir même du bal, choisit ses témoins, deux officiers de son régiment qu'il amena à son château passer la nuit. Il leur dicta ce qu'il voulait d'eux : exiger que le duel ait lieu à l'épée, au premier sang. Le pistolet était une arme trop dangereuse. Il n'avait pas peur du résultat mais il ne voulait pas qu'une simple fantaisie un peu donquichotte dégénère en drame. Son intention était de désarmer ses adversaires, peut-être aussi de leur faire au bras une simple égratignure. C'eût été dommage qu'un malheur se produisît.

Le lieu de la rencontre ?

Il y a, pas très loin de la ville un bois de cèdres et de sapins qui s'étend sur des milles et des milles. Il renferme à quelques arpents de la grande route, une clairière assez vaste où les ouvriers de la ville et leur famille vont en pique-nique

les dimanches chauds d'été. A cette époque de l'année, et surtout à cette heure matinale, aucune âme qui vive ne fréquente cet endroit. Bien des rencontres y eurent lieu. Si les paysages des alentours pouvaient parler ils en raconteraient bien des péripéties tragiques. Si, à certaines places, l'herbe croît plus vigoureuse, c'est que du sang répandu en a fertilisé la terre. Les trois duels auraient lieu successivement à une demi-heure d'intervalle.

Ses dernières instructions données, von Buelow conduisit ses hôtes à leurs chambres, s'installa dans son cabinet de travail, lut un peu pour changer le cours de ses pensées et à son tour, alla demander au sommeil le repos et l'oubli.

Il faisait jour depuis longtemps, quand il se leva. Par les portes-fenêtres de sa chambre, la lumière pénétrait à grands flots. Il sonna son valet.

—Informez-vous auprès de Monsieur Liudman, si les personnes attendues sont venues. Le valet revint peu après. Tout était arrangé et conclu.

Herman fit sa toilette et rejoignit ses hôtes pour le dîner.

L'après-midi, il sortit à cheval, pratiqua ensuite quelques passes d'armes avec l'un de ses seconds, se coucha de bonne heure, pour le lendemain, être frais et dispos.

L'auto était commandée pour cinq heures. Il prit place lui-même au volant.

La lune, masse ronde et d'un blanc laiteux, fôlâtrait encore dans un ciel pâle. Une lumière diaphane baignait les objets. L'air était sec et froid.

Les vitres de la voiture abaissées, Herman von Buelow aspira l'air matinal qui s'engouffrait dans ses poumons. Il était joyeux comme s'il allait à une fête. Cela venait de ce qu'il avait bien dormi, d'un sommeil réparateur, bienfaisant et calme.

Il examina le terrain, prit ses mesures. Un roulement lointain sur la route lui annonça l'arrivée de Rhulman. Bientôt émergeant d'un bouquet d'arbres, celui-ci flanqué de deux témoins et du mé-

decin s'avança raide et solennel. Il était vêtu d'une jaquette et coiffé d'un haut de forme. Il salua gravement von Buelow, et attendit que les témoins concluent entre eux, les arrangements nécessaires. Comme c'était lui, l'offensé, il avait choisi de se battre à l'épée.

Les deux hommes se décoiffèrent, enlevèrent leur veston et leur gilet, retroussèrent la manche droite de leur chemise jusqu'au coude, portèrent l'arme à la hauteur de la tête, verticalement, pour le salut d'usage, et se mirent en garde.

L'acier des épées brillait faiblement dans la lumière. On entendit le cliquetis du métal entrechoqué.

Von Buelow, après un dégagé, recula, avança, et d'un geste brusque essaya de désarmer son adversaire. Sa tentative n'eut aucun succès. Il dut parer, pour éviter d'être touché. Se tenant quelques instants, sur la défensive il étudia le jeu du capitaine Rhulman. Celui-ci se battait à l'italienne, l'épée vers le bas. Von Buelow changea de tactique, recula, fit une couple de feintes, et se fendant écorcha de la pointe l'avant-bras de l'adversaire. L'honneur était sauf. Le médecin examina la plaie. La coupure était peu profonde ; une coupure de surface, juste suffisante pour amener le sang. Il pansa la blessure.

Rhulman se revêtit, salua aussi gravement qu'à son arrivée et repartit suivi de ses témoins. Il était heureux de s'en tirer à si bon compte, et se félicitait intérieurement de l'issue du combat.

A ses traits étirés et fatigués, l'on pouvait deviner que depuis deux jours, il n'avait guère dormi.

Un quart d'heure après, le second adversaire arrivait à son tour. Le même cérémonial recommença. Plus heureux cette fois, von Buelow réussit à le désarmer. Le troisième était un fonctionnaire du palais royal, ignorant des règles de l'escrime. Comme c'était lui l'offensé, il choisit le pistolet.

Les armes en mains, les adversaires se mirent dos à dos, marchèrent vingt pas chacun de leur côté et se retournèrent. Un coup de feu, une détonation.

Les traits de von Buelow se contractèrent. Le projectile l'avait atteint à l'épaule gauche. Heureusement la balle n'avait fait que l'érafler. Quelques lignes de plus, il aurait eu l'épaule fracturée.

C'était maintenant à son tour de tirer. Il maîtrisa sa douleur, visa soigneusement à l'endroit précis où lui-même était frappé. Il vit l'adversaire pâlir dans l'attente horrible de la balle qui peut-être le tuerait. C'était un tout jeune homme. Von Buelow en eut pitié. Le canon du revolver s'éleva, et le coup partit en l'air. Un bruit de branches remuées le fit se retourner. Une forme blanche se dessina sur le vert de la frondaison.

C'était Natalie Lavinska partie seule dans le matin blême pour empêcher que les rencontres aient lieu. Elle arriva trop tard, assez tôt cependant pour être témoin de la conduite chevaleresque du colonel von Buelow.

Il courut à elle.

—Vous aussi. Pourquoi avez-vous commis cette imprudence ?

Elle essaya de parler. Aucun son ne sortit de sa gorge qui se serrait à l'étouffer. Un voile passa devant ses yeux.

Vite von Buelow oublieux de la blessure qui le meurtrissait lui frictionnait les mains. Elle revint à elle, lentement. La voix blanche, elle lui demanda :

—Vous êtes blessé ?

—Très peu.....Une éraflure.

Redevenu en possession d'elle-même, elle aida le chirurgien à le panser.

—Ludmon, prenez mon auto pour retourner. Je vous rejoindrai à la ville au Mess des Officiers du Régiment des Dragons. Je reconduis Mademoiselle Lavinska.

Quand le terrain fut évacué, et qu'il fut seul avec Natalie, il passa son bras valide sous celui de la jeune fille et la guida par le petit sentier jusqu'à la grande route.

—Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda-t-elle.

—Parce que je vous aime.....Et vous ? M'aimez-vous ?

Ses yeux, ses grands yeux troublants projetèrent dans les siens le mystère profond qu'ils cachaient.

Elle ne répondit pas.

Il se pencha vers son oreille.

—Vous m'épargneriez bien d'autres duels. —Je suis décidé à provoquer tous ceux qui vous approcheront.

Ce fut ainsi que Herman von Buelow et Natalie Lovinska se fiancèrent un matin d'octobre, pendant que le soleil naissant se frayait un chemin au travers des branches ajourées des cyprès et des sapins.

VII

Aucun des participants n'avait intérêt à ce que transpirât au dehors le bruit de ce triple duel. La ville apprit seulement les fiançailles d'Herman von Buelow et de Natalie Lovinska sans se soucier de savoir quelles circonstances les avaient favorisées. D'autres sujets plus passionnants que l'union de ces deux familles célèbres captivaient l'opinion publique.

Diverses étincelles jaillissaient ça et là, de par le royaume du feu souterrain qui minait sourdement les bases de la société.

Heinrich Borina, contrôleur des finances, assuré des faveurs royales, en échange de celles qu'octroyaient sa soeur Lucrezia, profitait de sa charge pour s'enrichir. Il menait une vie de faste et d'apparat, entretenait publiquement des maîtresses, jetait à tout hasard l'argent public et malgré ces largesses trouvait le moyen d'acquérir pour lui-même, dans Leuberg, certains immeubles de rapport, avantageusement situés.

Si le fait se fut produit dans une période de prospérité, il eut passé inaperçu, mais l'hiver était rude et la crise de chômage qui sévissait au sein de la population ouvrière s'accroissait chaque jour davantage. Des manufactures fermaient leurs portes, les unes acculées à la banqueroute par des conditions économiques désavantageuses, les autres temporairement pour la réorganisation de

l'administration ou du personnel. En d'autres endroits, on diminuait la main-d'oeuvre.

Aux remontrances qu'un ministre s'était permis de lui faire et à ses objurgations de se débarrasser d'Heinrich Borina, Karl III de plus en plus aveuglé par sa folle passion pour la prima donna avait répondu, comme à Herman von Buelow qu'il était en Uranie, le seul et unique maître, et qu'il n'entendait recevoir d'ordres de personnes.

Habile et intrigante, Lucrezia plus séduisante que jamais, s'était assurée dans la place, des alliés puissants. D'entre les ministres, la plupart étaient ses créatures. Les membres du Cabinet prenaient leurs ordres chez elle.

La durée du parlement venait d'être prolongée de deux ans, ce qui le mettait à l'abri du coup de dés des élections. Une police bien organisée, opérant secrètement assurait la stabilité du pouvoir.

Cette solidité n'était qu'apparente. Le jour où le contrôleur annonça l'imposition de nouvelles taxes, les protestations éclatèrent partout, au grand jour. Dans les clubs ouvriers, dans les salles publiques, des orateurs dénoncèrent l'état actuel des choses ; quelques-uns plus foudroyants en appelèrent à la violence.

Pour étouffer dans l'oeuf ce mouvement qui menaçait de prendre une importance dangereuse, la police raida un soir par un mouvement d'ensemble qui encercla toute la ville de Leuberg et s'étendit aux autres villes du royaume tous les clubs et toutes les salles publiques où les protestataires s'étaient donnés rendez-vous. Pour prendre figure de magnanimité et calmer après cette manifestation d'autorité et de puissance, l'effervescence populaire, qui pourrait en résulter, Karl III gracia les prisonniers.

Le lendemain, la presse officielle exhaltait jusqu'aux nues en termes élogieux et dithyrambiques la grandeur d'âme et l'esprit de clémence du souverain.

A la vérité, il commençait d'avoir peur. Il fit part à Heinrich Borina de ses craintes, l'adjura de faire moins d'é-

talage, de faste et de luxe et d'annoncer que l'impôt projeté serait réduit de moitié.

Hélas trop tard ! Cette mesure retarda seulement l'explosion de la vindicte générale.

Le pays redevint calme, mais du calme effrayant et trompeur qui précède les tempêtes.

Comme autrefois en France on détestait la Pompadour pour ce qu'elle coûtait au pays d'argent et de ruine, en Uranie le peuple détestait la Borina.

Comme les philosophes du XVIII^e siècle, Rousseau, Voltaire, Diderot et les encyclopédistes avaient déposé dans les esprits la semence intellectuelle d'où devait plus tard germer l'idée d'une reconstitution politique, un groupe d'intellectuels par des brochures, des conférences, prêchaient l'émancipation des classes laborieuses, l'avènement d'un nouveau système politique basé sur une coopération plus étroite du pouvoir avec le peuple. Les esprits étaient mûrs pour la révolution.

En Uranie, comme dans la Russie des Tsars, une oligarchie gouvernait et au-dessus de cette oligarchie, la monarchie possédait sur ses sujets le droit de vie et de mort. Si Karl, la première année de son règne avait donné à son peuple les plus grandes espérances, il détruisit par sa conduite des temps passés la confiance des citoyens et avec la confiance, l'amour et le respect dus aux monarques de droit divin.

S'il n'avait pas été si profondément aveuglé par la passion funeste où il donnait avec la fougue et l'emportement de sa jeunesse, il aurait pu constater, à de nombreux indices, que ses amis véritables s'éloignaient de lui, qu'il n'était entouré que de flatteurs prêts à se partager ses dépouilles, le jour où la vindicte populaire le précipiterait brutalement à bas de son trône.

Ce jour approchait. Même en laissant les événements suivre leurs cours, l'aurore s'en dresserait inévitable, une aurore rougeoyante, annonciatrice d'un coucher pourpre de tout le sang versé.

Dans chaque pays ou à peu près, les réformes sociales se sont opérées dans le sang et les modes nouveaux de gouvernement se sont édifiés sur des cadavres.

De lui-même, Karl donna le signal du soulèvement. Le coup de pistolet du 8 janvier demeurera dans l'histoire de l'Uranie comme le signal des troubles qui ont bouleversé ce pays.

C'était une soirée d'hiver sereine et calme. La veille, il avait neigé. Les maisons étaient revêtues d'un manteau léger et blanc d'hermine, les arbres qui bordaient les avenues étaient poudrés comme des marquis à perruque. L'air était léger, fluide, pur, vivifiant. Une lune sereine éclairait la ville, et sa grosse face ronde ironique et moqueuse, souriait, dans le manteau bleu du ciel, comme une tête de pierrot sortant du rideau d'un théâtre.

A l'opéra, Lucrezia Borina venait de triompher dans la Juive. Même ceux qui la détestaient ne pouvaient s'empêcher d'admirer et d'acclamer l'artiste qu'elle était. Quand elle paraissait sur la scène, séduisante et troublante et que sa voix nette et vibrante comme une lame fine du plus pur argent se faisait entendre, dominant dans les moments tragiques, les accords de l'orchestre, l'on oubliait la déplorable politique qu'elle était pour ne voir en elle et n'admirer que l'artiste admirable, la plus grande peut-être de l'Europe.

Quand le rideau fut retombé pour la dernière fois et qu'elle gagna sa loge, elle trouva dans son boudoir Karl qui l'attendait. Il tenait à la reconduire chez elle. La pureté de l'air hivernal, cette soirée doucement illuminée, invitait à la promenade. Il voulait savourer le plaisir de glisser par les rues au trot des trois bêtes vigoureuses attelées en troïka, pendant que les sonnettes rythmaient de leur tin-tin joyeux, la course de l'équipage.

Emmitouflés dans leurs fourrures, ils se laissaient emporter, par les rues silencieuses, pendant que le traîneau crissait légèrement sur la neige feutrée.

Peu de monde au dehors, à cette heure tardive sauf à la sortie des caba-

rets. Les cafés illuminés regorgeaient de clients.

Au carrefour d'une rue, quelques jeunes gens éméchés, discutaient avec animation. Leur démarche était incertaine ; l'un d'eux caracolait, et comme si le trottoir était trop étroit pour eux, ils partirent tout à coup, bras dessus, bras dessous, tous les quatre, en tenant le milieu de la rue et chantant à tue-tête.

La carriole les rejoignit bientôt. Sans s'occuper de la qualité de ses occupants ils continuèrent leur manège sans se déranger de leur route.

Le cocher fouetta ses bêtes pour qu'elles avancent au risque d'écraser quelqu'un de la bande ; un des jeunes gens saisit le cheval de gauche par la bride, et, d'une voix empâtée s'adressant au cocher :

—Eh ! Là ! Tout beau, l'ami !

Karl se leva de son siège.

Il était blême et frémissant de colère et de rage :

—Faites place, cria-t-il. Cocher fouettez-le.

Le jeune homme tourna vers le roi sa figure avinée.

—Tiens Karl et sa..... On a pas peur de toi.....

Une balle de revolver l'atteignant à la tempe, étouffa dans sa gorge, le reste de la phrase.

Il tomba sur la neige, inanimé.

Ses compagnons subitement dégrisés, le soulevèrent à demi. Un filet de sang lui marbra la joue. Il était raide mort.

Des poings crispés se tendirent vers l'équipage qui s'enfuyait au grand galop. Des imprécations, des jurons, des cris de vengeance !

La mesure est comble. Ces quelques gouttes de sang ont suffi à la faire renverser.

Une page nouvelle commence au livre de l'Uranie. Une page tragique.

Ils emportèrent dans leurs bras, le cadavre de celui qui, tantôt riait, buvait, chantait avec eux, oublieux des soucis du jour et des tracasseries de demain.

Un auto passait. Ils la hélèrent, y déposèrent le corps, pour le rapporter à

volé
Sauté

sa famille. Elle demeurait au loin, dans le faubourg, au sein de la population des travailleurs dont il faisait partie.

Les trois amis firent eux-mêmes sa toilette ultime, dernier service à un camarade de plaisir comme de peine.

..... Dans la nuit bleue, après qu'ils l'eurent exposé en chapelle ardente, et que la famille à ses pieds priait et pleurait, ils partirent chacun de son côté, hérauts lugubres, annoncer la macabre nouvelle.

Comme une trainée de poudre, elle se répandit de maison en maison, de rue en rue.

Le faubourg Paul II bougea. Dans l'air nocturne, retentirent des imprécations, des cris de douleurs, des hurlements de haine. Ce fut à la maison endeuillée une procession ininterrompue, comme à la tombe d'un martyr. N'était-il pas un martyr ? la première victime tombée, celle dont le sang criait vengeance, et déchaînait dans leur paroxysme les passions exhaltées de la multitude. Toute la nuit, ils défilèrent devant le cadavre, où l'on apercevait à la hauteur de l'oeil, le trou sombre qu'avait creusé la balle.

Un détachement de police arriva bientôt. Devant le nombre de plus en plus grossissant de la foule qui se pressait en face de la maison sinistre ; devant les menaces qui montaient aux lèvres, l'humour de combat et de lutte qui s'emparait graduellement des manifestants, le lieutenant qui avait charge de l'escouade, se contenta de laisser quelques hommes sur les lieux, leur enjoignant d'être calmes, et de ne pas provoquer par un geste maladroit, l'ire populaire.

Il retourna aux quartiers généraux, fit son rapport.

Le chef averti nuitamment, sans uniformes, sans insignes, sans rien qui trahisse sa fonction officielle, enquêta sur place voulant étudier la situation et se rendre compte de l'état d'animosité des esprits. Il revint perplexe, ne sachant s'il devait, par la force réprimer, cette manifestation de sympathie ou la laisser s'accomplir en toute liberté.

Un dilemme se posait devant lui.

Disperser la foule, la laisser maîtresse du terrain !

Dans un cas comme dans l'autre, le danger subsistait d'un commencement d'émeute.

Après avoir conféré avec son assistant, il choisit la dernière alternative, attendit avant d'agir, de nouveaux loppements. La journée du lendemain fut paisible. Elle était, toute au deuil consacrée.

Le devoir religieux accompli, les représailles commenceraient.

C'est ce qu'avait décidé le comité temporaire formé durant la veillée tragique. Le faubourg se dresserait, redoutable, menaçant, aidé des autres faubourgs, supporté par les unions ouvrières, les clubs socialistes, comptant sur l'appui des chefs de l'opposition politiques qui se dresseraient enfin devant le pouvoir, assurés d'avoir derrière eux le peuple opprimé, et qui s'exaspère de l'oppression.

Les abords de l'église saint Paul, depuis longtemps déjà étaient envahis, quand on entendit dans le lointain, le bruit cadencé de milliers et de milliers de pieds, martelant la neige durcie.

Le corbillard traîné par deux chevaux, avançait lentement au milieu de la cohue des curieux qui encombraient les rues et les trottoirs. Après, bannière en tête, les unions ouvrières défilaient. Tout ce monde observait un silence religieux, impressionnant, effrayant.

Ils étaient au-delà de dix milles, quatre par quatre, les uns priant solitairement, en égrenant le chapelet entre leurs doigts que le froid a fait gourds, les autres fixant la terre de leurs regards sombres, où se lisait avec l'amertume et la colère, la décision de venger le camarade immolé.

L'église, pourtant vaste, l'une des plus vastes de Leuberg put à peine contenir le tiers des assistants. Ceux qui ne purent entrer, demeurèrent à la porte, attendant de reprendre leurs rangs pour la dernière procession, celle qui avait pour but ultime le cimetière.

Là, des discours seraient prononcés, où le verbe des orateurs extérioriserait tout ce qui, dans le tréfonds de leur âme, bouillonnait de sourde rancœur.

Dans l'air de cette matinée de janvier, lugubrement, les cloches tintèrent. Les têtes se découvrirent et s'abaissèrent dans l'attitude du recueillement.

Puis, les lourdes portes s'ouvrirent. Le cercueil apparut porté sur huit épaules, larges et vigoureuses de travailleurs, qui le glissèrent à l'intérieur du corbillard. Dans le même silence, dans le même ordre, le cortège se reforma et s'ébranla lourdement vers le cimetière des innocents dans la banlieue.

A chaque coin de rue, de nouveaux venus emboîtaient le pas. Le flot humain augmentait..... Les rues maintenant suffisaient à peine à le contenir ; il s'étendait sur toute la largeur et du chemin, et du trottoir, resserré par les maisons.....

Aucun chant, aucun cri. Le silence..... le recueillement. Le silence tragique épouvantable.....

La fosse est creusée. La terre gelée est déposée chaque côté, en mottes..... Le cortège fait halte. Les casques et les bonnets s'enlèvent. Un officiant, récite quelques prières. A l'aide de câbles le cercueil est déposé dans le trou. Chacun défile, lance une motte de terre. Elles tombent avec un bruit sourd.....

Par respect pour le lieu, il n'y aura pas de discours. C'est ce que vient d'annoncer Jacob Bowinsky, président de la confédération des clubs travaillistes. Il donne rendez-vous à deux heures à la place Paul II.....

Le ciel se voile, la neige se met à tomber, floconneuse et lente..... La foule évacue le terrain..... elle se disperse par groupe. L'animation longtemps contenue éclate ; on distingue parmi les groupes des hommes qui parlent et dont les gestes menacent d'invisibles ennemis..... La neige continue de tomber. Elle recouvre de sa ouate, les trottoirs, les maisons, les arbres. C'est le calme encore une fois.

Dans le palais royal, Karl III depuis la veille s'était promené d'une pièce à

l'autre, en proie à l'agitation et à l'énervement. La colère, la sympathie, le regret s'implantait tour à tour en son âme.....

Il ne savait que faire, que penser. Quelles conséquences politiques aurait son geste irraisonné du 8 janvier au soir, il ne pouvait rien augurer, et ne saurait comment envisager la situation.

Mis au courant par sa soeur, Heinrich dès le matin s'était rendu au palais. Insidieusement, à l'aide de phrase mielleuses, il avait réussi à ramener un peu de calme dans l'esprit du monarque. Puis, avec véhémence, il avait fait le procès du peuple, et félicité Karl d'avoir agi de la sorte.

"Oignez vilain, lui disait-il, il vous poindra ; poignez vilain, il vous oindra". Sire vous avez agi sagement. Vous êtes le maître et si le peuple veut se soulever..... eh ! bien, l'armée est là.....

Il envoya un émissaire assister aux funérailles qui lui rapporta fidèlement, ce qui s'était passé.....

Il eût peur des résultats de l'assemblée convoquée pour l'après-midi, fit mander ses ministres, et avec eux discuta des mesures à prendre.

Il n'y avait qu'un moyen ; celui qu'Heinrich Borina avait suggéré ; lancer l'armée après cette meute, la diviser, la pourchasser, établir la loi martiale tant que les esprits ne se seront pas apaisés.

Mais l'après-midi, dès le début du meeting après qu'un policier en grande hâte l'eût mis au courant des proportions que prenaient la manifestation, il décida d'agir et d'agir vite.....

Un téléphone chez Herman von Buelow le manda en toute hâte au palais. Herman von Buelow commandait les dragons du roi. Ce régiment était l'orgueil du royaume, et composé de soldats expérimentés, et renommés pour leur bravoure. Le roi avait une confiance illimitée en cette unité militaire. Une charge de cavalerie disperserait la foule, le calme reviendrait et tout serait fini.

Quand von Buelow pénétra dans la ville, il se rendit vite compte qu'il était maintenant trop tard pour agir, qu'essayer

d'endiguer le flot populaire était peine perdue, que la répression de l'émeute n'aurait pour résultat que d'ouvrir sur la ville, les écluses d'où ruisselleraient le sang de la nation. Ce qu'il prévoyait, se réalisait. La révolution se dressait sur tous les coins du pays.....La goutte de sang avait fait renverser le verre.

Dans l'antichambre de son bureau, Karl se promenait nerveusement, les mains derrière le dos.....Il avait les yeux hagards, les lèvres tremblantes. Les dernières nouvelles étaient de plus en plus mauvaises.

Von Buelow s'inclina et salua :

—Sire !.....

Le roi commença à parler avec volubilité.....s'échauffant, proférant des menaces.....

—Pardon sire ! Je connais la situation exacte.....Il n'y a qu'un remède.

—Vous allez vous rendre, immédiatement, à la caserne.....et avec les dragons charger la foule.

—Sire, je refuse. Il est trop tard.....

Un messenger la figure décomposée entra à ce moment.

—Sire, la foule est en marche.....

—Que fait la police ?

—Elle est avec la foule. Albert Kemp, le chef s'est mis à la disposition des rebelles.....

Se tournant vers von Buelow, Karl lui dit :

—Commandant von Buelow, je vous ordonne de marcher immédiatement contre les rebelles.

—Sire, demandez-moi n'importe quel service, ma vie vous appartient, mais cela, je ne puis pas.

Le téléphone sonna.....

Les rebelles venaient de lancer le mot d'ordre. "Chez la Borina et chez le roi". Le palais Couti venait d'être pillé.....

Vite, Karl, raccrocha le récepteur, et appela Lucrezia, lui enjoignant de fuir immédiatement.....

—Sire, lui dit von Buelow. Mon auto est à la porte. Sautez-y avec moi et je vous conduis aux frontières. Vous

n'avez pas d'autres alternatives si vous ne voulez pas être assassiné.

Karl ouvrit la fenêtre. Une rumeur sourde grondait dans le lointain.....Von Buelow donna ordre à son régiment de se porter immédiatement au palais royal pour empêcher les déprédations populaires, sauta accompagné de Karl, dans l'auto qui l'attendait à la grille, et à une vitesse folle, s'engagea par la grande route jusqu'à la frontière d'Autriche.....

L'Uranie n'avait plus de monarqueplus de gouvernement.

VIII

Quand le soir, tard, von Buelow revint vers Leuberg, il aperçut à plusieurs milles avant d'atteindre les limites de la ville, une immense lueur rouge qui barrait l'horizon. Son coeur se serra en songeant à ce qui attendait son pays, son malheureux pays, livré à la merci de la populace. En même temps, un sentiment de crainte, s'infiltra en lui.

Que deviendrait, que devenait Natalie Lavinska, seule, au milieu de cette ville où les appétits sanguinaires se donnaient libre cours. Il tâta le revolver qui était dans sa poche, mit le pied sur l'accélérateur, et l'auto projetant dans l'obscurité la lumière de ses phares, s'élança sur la route comme un bolide. Le vent sifflait, frappé par le pare-brise..... Les cahots du chemin faisait vibrer le moteur.....et la neige durcie sous les chaînes des roues d'arrière, s'arrachait du chemin, pour retomber en nuages blancsHerman avait hâte, une hâte fébrile de franchir l'enceinte de la ville, de juger d'un coup d'oeil, l'ampleur de la catastrophe qu'annonçait le firmament en feu.....

Dès les limites, il vit ça et là, des cadavres de soldats, gisant sur les bords des trottoirs, des débris de vêtements témoins de lutte récente ; il continua sa route.....Devant le palais d'Heinrich Borina, des êtres avinés, imitant les sans-culottes de la terreur, dansaient une sara-bande folle, devant le cadavre déchiqueté du contrôleur des finances. On l'avait

pendu à la grille. Il était horrible à voir avec sa face lacérée par les ongles..... Les vitres aux fenêtres de la maison étaient brisées, la porte renfoncée ; le pillage avait eu lieu. Des splendeurs de cette maison rien ne subsistait dans les pièces intérieures que de désordres..... Plus loin, le palais de la Borina flambait. Plus heureuse que son frère, l'artiste avait pu se sauver. Où ? Nul ne le savait.

Von Buelow continua sa route. Ici, avenue des Tilleurs tout un quartier flambait, le quartier aristocratique par excellence..... Il put se frayer un chemin, lentement, au milieu de la cohue qui se pressait partout, envahissant la rue, envahissant les trottoirs..... Sur les faces, des rictus, des grimaces qui voulaient être de joie..... Il n'y avait plus d'hommes, plus de femmes. Il n'y avait que la bête humaine, qui bravait le froid, qui bravait le danger pour assouvir l'instinct de cruauté et de sadisme qui dort au fond de l'âme.

Ils riaient, ils chantaient, ces êtres..... ils se réjouissaient de ce que des ministres venaient d'être égorgés..... eux qui n'auraient pas fait de mal à un chien ou à un chat.

Le coeur de von Buelow se serrait au fur et à mesure qu'il se frayait son chemin avec difficulté. Qu'était-il advenu de Natalie ?

Le brasier s'arrêtait à un hôtel privé..... Pour quelle raison avait-on respecté celui-là ? Il reconnut la demeure de Luther Howinstein, député de la gauche, avocat éminent, socialiste prédicant, et millionnaire. Il respira. Les manifestants ne s'étaient pas rendu plus loin, ce soir. Mais demain ?

Demain ! Qu'advient-il de ce chaos ?..... L'avenue devenait de plus en plus déserte. Il en profita pour augmenter de vitesse.....

Il retrouva Natalie chez elle, toute pâle, les yeux, les grands yeux de lumière, effarés par la crainte.

En l'apercevant, elle courut se blottir dans ses bras.

—Herman ! cria-t-elle, j'ai tant eu peur pour vous.....

—J'ai appelé chez vous aujourd'hui.

On ne vous avait pas vu. J'ai cru que le roi vous avait fait demander.

—Et c'est vrai ?.....

Et comme il lut dans son regard une interrogation muette sur le sort du souverain :

—Rassurez-vous, il est en sûreté, hors du royaume..... Plût à Dieu qu'il eût ouvert les yeux avant ce jour. Nous n'aurions pas eu ces massacres.....

Dehors, on entendait des cris, des vociférations, des hurlements lointains.....

Herman, se pencha à la fenêtre. A l'autre extrémité de l'avenue, près de la Place des Rois, une troupe ayant à leur tête un détachement d'infanterie arborant en guise de drapeau un mouchoir rouge, s'avancait en chantant des hymnes révolutionnaires. Ils perquisitionnaient les maisons, et s'en revenaient les bras chargés de butins.

—Vite, cria Herman. Fuyons d'ici. Où sont vos gens ?

—Je les ai congédiés.

—Votre frère ?

—A son cabinet de travail.

—Vous allez monter en auto avec lui, et filer jusque chez moi. Là vous serez en sûreté, du moins pour quelques jours. Ensuite, j'aviserai.

—Et vous ?

—Moi ! Ma place est au palais royal. Je vous rejoindrai cette nuit.

Natalie appela son frère et avec lui, monta dans l'auto de von Buelow et gagna la campagne. Ce dernier sortit, se faufila parmi les manifestants, et réussit à atteindre le palais royal. Devant les jardins, la foule, là aussi était massée..... Des cris retentissaient ; des chants s'élevaient dans l'air..... Là, comme ailleurs, les instincts étaient déchaînés. N'eût été la détermination des officiers du régiment des Dragons d'empêcher le pillage du palais, là comme ailleurs les scènes de carnage auraient eu lieu. L'édifice, dont s'enorgueillit Leuberg et qui dresse fièrement vers l'azur ses coupoles et ses flèches, ne serait à cette heure qu'un monceau de débris, de ruines, et de cendres.....

Mais les dragons étaient là, qui

montaient la garde, mais des mitrailleuses sont placées à chaque porte, prêtes à cracher la mort.....Déjà elles ont tonné.....

.....Elles ont fait entendre leur voix aigre et redoutable. Une ligne de cadavres... un rempart de chair humaine est là pour indiquer leur pouvoir terrible.....Ce sont elles les maîtresses.....

Qu'attendait cette foule ? Pourquoi continuait-elle à se tenir massée devant les portes du palais ?

L'heure avait sonné depuis déjà longtemps de la rentrée au foyer paisible. Mais les esprits étaient surexcités.....Mais tout ce monde avait soif d'action, une soif fébrile, morbide.....

Peut-être les dragons relâcheraient-ils leur garde. Peut-être y aurait-il la ruée dans ses salles splendides, mystérieuses, où tant de trésors attirent la convoitise ! Peut-être aussi, trouverait-on, caché dans un coin, Karl lui-même. Oh ! la joie d'assouvir sur cette victime royale le besoin de briser, d'étreindre, de détruire.....la joie de se tremper les mains dans ce sang qui n'est pas comme le sang des mortels communs !

Délibérément, von Buelow fendit la foule. Une idée venait de germer en lui, une idée téméraire et qu'il mit à exécution, parce qu'elle était téméraire. La sentinelle le salua. Il franchit la grille, conféra avec l'officier de faction.

Le bilan de journée ? Une trentaine de morts fauchés d'un coup, lors d'une ruée pour s'emparer du palais.....

Il donna quelques ordres, entra dans la bâtisse.....Sur le devant, il y avait un balcon, où la cour se tenait, aux grandes parades. Seul, il y pénétra, fit allumer les lumières pour qu'il fut mieux exposé. Une balle pouvait le frapper. Il n'en avait cure. Il fallait un maître à cette foule, pour la mâter, la dompter, avant que les désordres en s'aggravant ne deviennent irréparables.....

Il se dressa donc devant elle, et, la main étendue en avant, imposa le silence.....Surprise, la foule obéit. Les oreilles se tendirent pour savoir ce que cet homme allait dire.....

Etait-il, un des leurs ! Etait-il un ennemi !

D'une voix puissante, mettant dans ses paroles tout le souffle de ses poumons, von Buelow commença :

—Citoyens.....De ce soir l'Uranie est républicaine.....

Il sortit une feuille de sa poche.....

Voici l'abdication de Karl III.

Des hourrahs ! Des bravos, retentirent. Il n'avait pas besoin d'un plus long discours. Il avait dit ce qu'il avait à dire. Il s'était imposé comme une figure dominante, l'homme qui avait obtenu l'abdication du roi.

Il demanda à la foule de se disperser, appuyant cette demande sur une menace. Les dragons du roi étaient prêts à charger à la moindre alerte ; les mitrailleuses n'attendaient qu'un signal de l'officier pour crépiter et faucher impitoyablement, sans merci.

La foule grogna, privée du spectacle qu'elle recherchait : le sac du palais, et la vue du roi décapité, ensanglanté.....

Elle se soumit. Bientôt, par petits groupes, le bloc s'effrita.....et dans la nuit qui s'assombrissait chacun retourna chez soi.....

De nouveau le calme enveloppa comme un suaire la ville de Leuberg.

Qu'allait-il advenir demain ! Ce terrible demain énigmatique ! Plus de roi, plus de César, plus de maître. Qui d'entre les politiques actuels aura la puissance ? Qui tiendra dans ses mains les destinées de l'Uranie ?

C'est ce que von Buelow se demandait en roulant par la grande route vers le château ancestral. A mesure qu'il avançait, les destinées de son pays l'intéressaient de moins en moins. Il y avait là, sous le même toit qui l'abriterait ce soir, un être dont le souvenir seul et la pensée suffisait à lui emplir l'âme de douceur et de sérénité.

Il avait hâte maintenant de revoir Natalie Lavinska, de sentir glisser sur lui la caresse de ses grands yeux de mystère.

Les événements de la journée avaient tendu ses nerfs jusqu'au paroxysme. Ses sentiments, ses sensations, s'amplifiaient,

s'intensifiaient. Sa poitrine s'élargissait, il respirait l'air du soir violemment, cet air froid et sec de janvier.....

Dans la campagne, aucune perturbation ne s'était produite. Les maisons échelonnées ça et là, gardaient leur air tranquille et honnête. Par les cheminées, la fumée blanche montait vers le bleu du ciel où les étoiles curieuses regardaient la terre de leur oeil unique, lumineux et jaune.

Dans le salon du château, Natalie était là qui attendait Herman avec son frère et la comtesse. Les minutes de l'attente anxieuse s'étaient changées en heures cruellement longues.

Natalie s'inquiétait peu sur son propre sort à elle. Qu'advviendrait-il de sa demeure, qu'advviendrait-il de ses richesses, qu'advviendrait-il de sa vie même ?

Une seule chose l'inquiétait : savoir Herman sain et sauf. Elle ne doutait pas qu'il trouverait le moyen de sortir de l'orgie sanguinaire subitement déchaînée sur Leuberg.

Du moment qu'il serait là, elle ne craindrait plus rien. Appuyée sur sa force calme, elle saurait, elle aussi, traverser la période sombre qui s'ouvrirait pour l'Uranie.

Et puis, elle était jeune, frémissante de vie, et les dangers partagés à deux, donneraient à leur amour, un cachet de romanesque qui l'amplifierait.

Sans prendre le temps de déposer sa pelisse, Herman von Buelow se précipita dans le salon où les deux êtres les plus chers au monde étaient réunis. Il embrassa pieusement sa mère, et plus passionnément sa fiancée. Ensemble dans la chaleur tiède du confortable logis, ils édifièrent un plan d'avenir.

Herman décida d'épouser dès le lendemain Natalie Lovinska. Il lui fallait un protecteur pour veiller sur elle dans la tourmente. Et comme il ne savait quelles tournures prendraient les événements, comme il ne savait si sa vie commençait ou bien tirait vers son déclin, s'il ne serait pas lui-même, l'une des premières victimes du peuple exaspéré, il voulait s'abandonner à la griserie ignorée

jusqu'alors d'aimer et d'être aimé. Et cela, sans plus tarder. Il adorait Natalie. Depuis que la conviction lui était venu qu'il l'aimait, il ne pouvait concevoir la vie sans elle. Elle lui devenait nécessaire comme l'air qu'il respirait.

Après que tout le monde se fut retiré pour la nuit, ils restèrent seuls au salon. Le fauteuil rapproché du foyer ils regardaient, leurs mains entrelacées, flamboyer les bûches. Elles crépitaient, et la flamme les dévorait, en se tordant.

Alors, oubliant les heures sombres, Herman se pencha vers elle. Son masque impassible s'anima, sa voix dure habituellement prit des inflexions douces comme des caresses, il se grisa de ses propres paroles impuissantes pourtant à extérioriser tout ce qui chantait en lui, d'amour, de ferveur, de tendresse.

Peu lui importait demain ! Il n'y pensait pas, ne voulait pas y penser..... Délibérément, il ignorait les dangers qui le menaçaient lui et les siens. Il n'avait pas peur de demain, malgré ses incertitudes, ses périls, ses dangers. Des vies tenaient à la sienne. Sa propre vie était donc nécessaire..... Qu'on essaye de la lui prendre..... L'héritier des von Buelow qui comptait parmi ses ancêtres tant d'hommes illustres au service de l'Uranie, se dresserait, seul, s'il le faut pour faire face à la meute déchaînée.....

Les heures passaient, rapides, celles-là, heures de rêverie tranquille et calme, malgré la menace suspendue, heures d'épanchement, de communion intime de deux âmes qui se recherchent et se comprennent dans un serrement de main, un regard, un mot banal en apparence, mais lourd de sens.....

Herman von Buelow vivait, vivait pleinement, ces heures-là avec une frénésie plus grande encore qu'il avait vécu les heures tragiques de la grande guerre.

Dès le matin, Natalie agenouillée près de lui, dans l'oratoire, serait consacrée devant Dieu et devant les hommes son épouse pour le temps et l'éternité de par la bénédiction que la main faible d'un prêtre étendrait sur eux.

VIII

Les troubles de la veille ne furent que les préludes d'autres plus grands qui se répandirent sur toute l'Uranie.

Le mouvement confiné à Leuberg au début s'étendit comme une traînée de feu dans une prairie aux herbes sèches, sur toute l'étendue du pays. Les clubs par leurs ramifications encerclèrent la nation. Dès le 9 janvier des assemblées eurent lieu simultanément dans toutes les villes et les villages importants. Des comités de citoyens se formèrent qui refusèrent de reconnaître toute autorité constituée. Ce fut l'anarchie la plus complète. La police, dans chaque cas, était impuissante à endiguer la fureur des manifestants. Partout la lie de la population remontait à la surface. Le pillage devint à la mode. Les vengeances s'opéraient. Sous le couvert de la politique on lavait dans le sang les injures personnelles.

Les instincts de convoitises, allumés par la possibilité de la satisfaction se donnaient libre cours. On mettait à sac les maisons des fonctionnaires du royaume. On égorgeait les propriétaires.

Tout était désorganisé, les services publics, les chemins de fer, les postes, le télégraphe.

Certaines provinces voisines des frontières étaient inondées d'agents étrangers. Des agents de la Boshvie entretenaient le brasier de la discorde civile, prêchaient l'insoumission à l'autorité quelle qu'elle soit, dans l'espérance d'enlever cette province à l'Uranie.....

Depuis une semaine, cet état de choses, ce chaos durait.

Qui donc d'entre les ministres, les politiques, ou les militaires aurait la puissance nécessaire pour élever un nouveau mode de gouvernement sur les ruines de l'ancien.

Des hommes en vue, aucune personnalité n'avait la force voulue pour s'imposer. Karl III en se débarrassant dans son entourage, de tous ceux qui ne fermaient pas les yeux sur ses faiblesses et ne subissaient par l'influence de la Borina, avait éloigné de l'administration publique les hommes de valeur qui auraient

pu endiguer le flot montant de l'anarchie.

Le pouvoir se trouvait donc à la merci du premier aventurier venu pourvu qu'il eût l'audace nécessaire pour s'en emparer.

Si jusqu'ici aucun ne l'avait pris en main c'est que trop le convoitaient qui se portaient ombrage et se nuisaient mutuellement.

Par un coup de témérité incroyable, Lucrezia Borina était rentrée à Leuberg. Elle comptait pour dompter ses ennemis et dominer ses amis sur son pouvoir de séduction et sa fascination. Elle connaissait l'âme humaine et méprisait les humains. Elle savait que le meilleur moyen d'éviter le danger est quelquefois de le braver. D'ailleurs, elle ne s'exposait pas. Le peuple ignorait sa retraite. L'eût-il connue qu'il l'aurait probablement respectée. Le sang de son frère Heinrich, l'abdication de Karl avait expié les folies de sa politique. On était prêt à oublier la politique déplorable qu'elle fut en faveur de l'artiste admirable qu'elle était.....

Flairant qu'en l'absence de Karl elle pourrait dominer quand même, elle réunit un soir quelques créatures influentes sous l'ancien régime, élaborait avec eux un projet de constitution. Un militaire, simple capitaine dans un régiment d'infanterie où la jalousie de ses supérieurs l'avait seule empêché d'être promu à un grade plus élevé, s'était offert à elle, et lui avait promis de pacifier en moins d'un mois l'Uranie et plus particulièrement la province qui menaçait de s'en détacher au bénéfice de la Boshvie.

Muni des pouvoirs discrétionnaires d'un ministre de la guerre, Albert Kemp dans le gouvernement provisoire qui siégea peu de jours après, se décréta généralissime des forces uraniennes et se fit fort de briser toute résistance que rencontrerait le gouvernement nouveau. A la vérité c'était le même gouvernement d'autrefois, composé des mêmes hommes, mais opérant sous un vocable nouveau, et avec une constitution nouvelle. La grande figure en était la Borina.

Comme elle s'était étudiée à tenir

sous le charme Karl III, faisant de ce monarque jeune une marionnette humaine qu'elle manoeuvrait à son gré, elle prodigua ses attentions et ses faveurs à Albert Kemp pour le tenir davantage assujéti à ses désirs. Elle pressentit que ce militaire dans la force de l'âge aurait tôt fait de dominer le gouvernement actuel et qu'avant peu il en serait le maître effectif.

Pour combien de temps ?

Elle s'en souciait peu. Le jour où son étoile pâlerait, elle le déposerait comme on fait d'un objet devenu inutile.

La psychologie de la Borina est assez difficile à démêler.

Cette femme adorait le pouvoir. Elle risquait sa vie pour le conserver. Beauté, talent, fortune, elle avait tout ce qu'il faut pour plaire, par conséquent être heureuse. Plaire n'est-il pas pour la majorité des femmes le but ultime de la vie ?

A ses pieds, les hommes les plus célèbres de l'Europe avaient déposé leurs hommages. Certains grands hommes s'étaient même humblement trainés devant elle, mendiant son amour comme le bien le plus inestimable.

La Borina n'aimait pas, n'avait jamais aimé entièrement avec tout son être physique et moral. L'amour n'était qu'un moyen, non un but.

Blasée sur les triomphes artistiques dont pullulaient sa carrière, blasée sur les hommages des mâles, il lui fallait pour combler sa vie, une activité plus grande et qui la rendrait l'égale en quelque sorte des héroïnes qu'elle incarnait sur la scène. Le goût de l'intrigue lui vint, et avec la fièvre du pouvoir. Elle ne vécut plus que pour régner.

Explique ce cas qui voudra. Je ne suis pas un psychiatre mais un reporter qui relate des faits, un homme qui regarde agir d'autres hommes et qui confie sur le papier leurs mouvements et leurs gestes.

Pas plus que von Buelow, je n'ai compris la Borina et qu'elle ait pu, tout en demeurant à Leuberg, traverser la période sanguinaire de la Révolution Ura-

nienne, sans payer de sa vie sa participation aux troubles; ceci a toujours été une énigme pour moi.

Albert Kemp qui venait tout à coup d'émerger de la foule avait quarante-quatre ans. Il était issu d'une famille d'ouvriers. Son père était souffleur de verre mais désirait pour Albert, son unique enfant une position plus recherchée. A dix-sept ans au sortir de l'école, le jeune Kemp obéit à ses goûts les plus intimes et qui le poussaient vers l'armée. Il s'engagea dans l'infanterie avec, dès cette époque la décision ferme de gravir l'un après l'autre les degrés de l'échelle et de s'élever aux plus hauts grades.

Il acquit celui de capitaine. Là se bornait son ascension. Là sa carrière se serait bornée s'il n'eût vécu dans une ère, où le courage, l'audace, la volonté ferme d'arriver et surtout le manque de scrupules constituaient les qualités primordiales du succès.

Il faut dire, et ce fait m'a été confirmé par Kenneth Brown qui l'a vu à l'oeuvre durant la grande guerre, qu'il possédait à fond son métier de soldat, et savait prendre une décision rapide et sûre, quand le moment le commandait. Instruit par le cours de l'histoire, dont l'étude, surtout l'histoire des grandes guerres et des grands généraux était une passion pour lui, qu'il faut, aux périodes de troubles ne reculer ni devant la violence et la terreur, il réussit ce tour de force de se maintenir six mois au pouvoir après avoir pacifié les provinces rebelles. Comme durant la terreur, il fit siéger l'échafaud en permanence pour les civils réfractaires et fonctionner chaque matin un peloton d'exécution. Je passe rapidement sur la période de son règne. Ce fut celui de la première terreur. Il ressemble à toutes les périodes initiales des grandes révolutions. Un seul homme sut le braver ouvertement, comme il avait bravé Karl, comme il avait bravé la Borina. Von Buelow, ses autres ennemis, et il en avait beaucoup tramèrent dans l'ombre le complot qui résulta en son assassinat.

Aujourd'hui, il est relegué dans l'oubli. On lui doit que son pays n'a

pas été morcelé et qu'il a réussi à empêché la Boshvie de prendre une importance trop prépondérante dans les destinées de l'Uranie.

Dans le récit qui m'occupe, d'autres figures sont plus intimement nivelées. C'est à elles surtout que je veux attacher le plus d'importance. Avant de passer à un autre acte du drame, je veux présenter d'autres acteurs, des acteurs de premier plan.

La Borina est connue. Natalie Lowinska commence à l'être. Il reste Luther Howinstein et le maréchal Junot, ce soldat d'origine française et que le besoin et un goût morbide pour les aventures a entraîné dans différents pays, jusqu'à ce qu'il s'établisse définitivement à Leuberg où il devait finir sa carrière, d'une façon dramatique, comme chaque acte de sa vie.

Luther Howinstein fut sans contredit la figure dominante de la seconde révolution, la seconde terreur. Dans le secret, il y travailla, la prépara, la trama. Comme von Buelow, Howinstein était un jeune homme. Il avait à peine trente ans. Taillé en hercule, les traits irréguliers et énergiques, les yeux d'un gris presque blanc, il dégageait de sa personne une force terrifiante. Brutal dans ses manières, violents dans ses paroles, il avait fait siennes toutes les passions, et travaillait à les satisfaire avec acharnement. Homme du peuple, il avait des goûts de grands seigneurs. Il s'habillait avec recherche, une recherche qui ne parvenait pas à receler ses origines plébéiennes. Il manquait de goût, de mesure. En tout, il était excessif.

Une intelligence supérieure le servait, doublé d'un talent d'orateur fougueux, âpre. S'il ne plaisait pas, il en imposait. Avocat de son métier, spécialisé dans les matières criminelles, il affectait la société des voleurs, des bandits, des êtres louches comme il cherchait à s'immiscer dans le beau monde.

En cela, il travaillait à ses fins, d'une manière calculée. Sa violence de tempérament ne l'empêchait pas de rai-

sonner à froid, et de calculer ses actes en les coordonnant en vue du succès.

Le maréchal Junot, était une de ses créatures. Il avait conquis tous ses grades, les uns après les autres, en servant sous Albert Kemp. En réalité, il étudiait, observait les événements et les hommes, pressentant que son heure viendrait.

Nous voilà prêt maintenant pour le grand acte. Avant de tracer un tableau aussi fidèle que me permettent mes renseignements, complétés de déduction, de l'état de l'Uranie je me permets la fantaisie d'un intermède, de laisser tomber le rideau et de retourner au lendemain de l'abdication du roi à la demeure des von Buelow. Insensiblement, je reprendrai la marche des faits pour en arriver à ce moment précis où un homme vit la minute la plus tragique de son existence et qui oriente désormais toutes ses pensées comme aussi toutes ses actions.

Comme encore une fois, je ne suis qu'un reporter, je n'essayerai pas de me perdre en des considérations psychologiques ou physiologiques ou philosophiques des mobiles humains. Je laisse cela aux romanciers professionnels.....

Je n'invente rien, je ne mêle rien, je ne noue rien. Je me laisse emporter par le courant de mes souvenirs, coordonnés le mieux que j'ai pu, avant d'en arriver au dénouement que je connais depuis hier.

Une lettre des Etats-Unis, d'une petite ville d'un état du centre m'apprend la rencontre de deux hommes, puissants et forts tous les deux. Cette rencontre termine mon récit.....

J'ai reçu également l'autorisation d'utiliser mes notes comme bon me semblerait et de les publier si je le désire. Il n'y a qu'une condition : respecter la vérité, la vérité toute nue, toute crue.

IX

Le curé de X. célébra la cérémonie. Le mariage fut très simple. Le père de Natalie lui servait de témoin ; l'intendant des von Buelow accompagnait Herman.

Herman cependant avait tenu à une chose : la musique. Un de ses amis, Péter Jacob, virtuose du clavier avait fait chanter l'orgue de joie et de bonheur.

Les fanfares éclatantes de la marche nuptiale de Lohengrin avaient fait retentir et vibrer la voûte du petit oratoire, quand les jeunes épousés s'approchèrent de l'autel pour recevoir la bénédiction du prêtre.....

Natalie, très pâle dans sa robe blanche, lui droit, et le regard chargé de bonheur.....

Un dîner intime suivit la cérémonie, puis malgré le danger qui partout les accompagnerait, Herman fit atteler son traîneau et durant une semaine, les deux pur sang les traînèrent par les villages et les villes de l'Uranie ensanglantée.

Herman, par une folie romanesque, conscient de sa puissance, se plaisait à braver tous les périls et Natalie, parce qu'il était là, et qu'en lui, elle avait une confiance illimitée, se laissait emmener là où il voulait, sûre qu'à ses côtés elle était en sécurité.....

Cette semaine-là fut pour Herman, une semaine d'oubli pour tout ce qui n'était pas son bonheur. Le pays lui importa peu. D'ailleurs, il savait qu'il fallait, avant d'édifier sur les ruines un gouvernement capable d'agir dans le bien, laisser se calmer peu à peu l'effervescence populaire. Il se réservait pour le moment propice.

Quand il revint chez lui, l'anarchie cessait peu à peu sous la main de fer des sbires d'Albert Kemp. Présentement le dictateur sans le nom, aux ordres de la Borina, tournait contre les ennemis du dehors la force que son emprise sur l'armée, grossie par une conscription obligatoire et forcée, lui donnait. Il n'avait pas encore commencé d'être l'instrument des vengeances politiques des puissants de l'heure.

Mais l'heure ne tarderait pas. La liste se confectionnait de tous les suspects, qui paieraient de leur tête, le malheur d'avoir déplu ou de déplaire à la coterie gouvernante.

Herman von Buelow apprit par un

capitaine des Dragons que son nom, l'un des premiers, figurerait sur la liste, et que bientôt dans une semaine ou deux les proscriptions commenceraient.

C'était un après-midi, un vendredi que le capitaine von Gofman, arriva au galop de son cheval devant le château..... Couvert de neige, car il tombait depuis le matin une neige épaisse, floconneuse et lourde, il demanda à voir immédiatement le maître de céans. Affaire urgente.

On l'introduisit dans le cabinet de travail où le jeune homme fumait. Natalie en voyant le messenger, et qui avait tant insisté pour être immédiatement admis, pressentit qu'une ombre passait sur leur bonheur et que la menace d'une catastrophe, comme une épée de Damoclès pendait sur leur tête. La pâleur de ses joues s'accentua. Elle regarda son mari. Souriant, il s'avança vers son ancien compagnon d'armes et lui serra la main.

Ce dernier, de la tête désigna la jeune femme.....

—Oh ! vous pouvez parler.....

Puis se ravisant.....

—Voulez-vous me permettre, Natalie..... Je vous ferai revenir dans un instant..... Un secret d'état ajouta-t-il en souriant.....

Par une indiscretion d'un camarade von Gofman avait vu la liste noire..... Herman n'en demanda pas plus long. Il savait d'où partait le coup.

Il sonna, commanda qu'on lui fit seller un cheval, endossa son uniforme d'officier, vit à ce que son revolver soit chargé, rassura sa femme inquiète, lui assura que le temps d'aller à Leuberg, d'avoir une entrevue d'une heure avec certains personnages et qu'il serait de retour immédiatement.

—Ne vous inquiétez pas sur mon compte. Chérie..... J'ai à vous protéger. Je ne puis donc commettre aucune imprudence.

A bientôt.....

Il l'embrassa, sauta à cheval, et l'instant d'après les deux officiers s'engageaient sur la grand' route au galop de leur monture.

Von Buelow avait prévu juste. La

Borina voulait sa mort. Elle le craignait, elle le redoutait. Elle lui savait une influence considérable sur le peuple, le paysan et l'ouvrier, et ce malgré sa haute naissance.

Le souvenir de l'ancien chancelier, demeurait dans la nation, comme un culte national. Et le fils comme le père possédait des créatures innombrables.

Que personne dans la débacle n'ait songé à s'attaquer à lui ; qu'il ait accompli le coup d'état du 8 janvier signifiait trop de chose pour la Borina. Elle doutait bien qu'il n'attendait que son heure pour à son tour, prendre en mains, les rênes du pouvoir. Aussi n'attendit-elle pas que sonnât cette heure fatale pour elle. Elle était seule, quand von Buelow fit son apparition dans ses appartements. En l'apercevant, elle se leva, hautaine, la taille dressée, la tête droite. Aucune surprise sur ses traits. une impassibilité belle et digne.

—Excellence, se contenta-t-elle de dire, avec dans la voix, un quelque chose d'ironique.

—Madame, j'ai l'honneur d'être désigné par vous comme l'une des premières victimes expiatoires. C'est bien cela.

—C'est bien cela, dit-elle.

—Autrefois la crainte de la mort ne m'aurait rien fait, d'autant plus que j'ai déjà eu l'occasion de défendre ma vie. Maintenant, je ne suis plus seul. Une autre vie dépend de la mienne. Vous voyez que j'ai des raisons d'y tenir.

—Et si cela me plaît moi que vous disparaissiez.

—Faites attention que je ne vous dénonce au peuple, que vous voyiez se renouveler le sac du château d'Heinrich. Moins heureuse que votre royal amant, vous n'auriez pas pour vous défendre.

Il venait de remarquer que le regard se portait vers un meuble.

—Inutile d'appeler.

En un instant, il avait braqué sur elle le canon de son revolver.

—Bien qu'il me répugne d'assassiner une femme, je n'hésiterai pas à faire feu

sur vous au premier geste. D'ailleurs je ne ferai qu'anticiper une oeuvre de justice ; d'autres s'en chargeraient un jour ou l'autre. Faites venir le général Kemp immédiatement. Un appel téléphonique, un quart d'heure d'attente. Kemp à son tour faisait son apparition chez la Borina.

—Bonjour, général. je tiens à vous faire la même déclaration qu'à Madame. Cent hommes du régiment des Dragons ont juré ce midi sur l'honneur de vous assassiner vous et la Borina, à la première nouvelle de mon arrestation ou au premier malheur qui m'arriverait. C'est tout ce que j'avais à vous dire. Sur le cent, il n'en faut qu'un. Il y a donc cent chances sur cent qu'à la première alerte vous sautiez. A bon entendeur salut.

Je ne suis pas encore dans la mêlée parce que j'approuve l'oeuvre que vous accomplissez en chassant les ennemis du dehors et en déjouant leurs plans. Ne me forcez pas à y entrer avant l'heure.

Herman fut exact. Son absence avait duré le temps convenu. Cette affaire réglée, il était assuré d'une sécurité personnelle durable. Le peuple mâté et sous le joug de la faction Kemp-Borina n'avait aucune initiative et n'obéissait qu'aux ordres de la faction. Quiconque n'était pas dénoncé était en sûreté. Si le peloton d'exécution et l'échafaud siégeaient en permanence ses victimes avaient bénéficié d'un semblant de procès. L'assassinat s'était légalisé, et von Buelow possédait au sein du groupe dominant des amis fidèles, entre autres parmi ses camarades de l'armée. Il ne pouvait aux yeux du peuple être un suspect. Pour les ennemis du roi, il était le véritable créateur de la République Uranienne et l'auteur de la chute de la Monarchie par l'abdication arrachée à Karl. Pour les autres, au risque de sa propre vie il avait sauvé la vie du Roi en le conduisant à la frontière. Les modérés comme les extrémistes n'avaient aucune raison de vouloir sa perte. Seul de tous les politiciens en vue il aurait pu servir de truchement entre les deux clans. Pourquoi se tenait-il loin de la scène principale ?

Je lui ai posé la question. La réponse fut bien simple.

Il n'aurait pu ni retarder ni avancer la marche des événements. Comme Fabius le "Cunctator" il se contentait de temporiser, jusqu'au jour où le pays ayant retrouvé son assiette sera mûr pour un mouvement de réaction.

En attendant, il voulait vivre au moins quelques semaines de bonheur épanoui, dans la douceur confortable et luxueuse de son château. Il aimait Natalie avec une ferveur et une passion qu'accentuait et magnifiait le romanesque des temps.

N'a-t-on pas vu la plupart des hommes politiques des Grandes Révolutions vouer à la femme de leur rêve un amour illimité, un culte qui touchait à l'idôlatrie.

Qui n'a lu les lettres d'amour de Mirabeau ? Danton lui-même, l'homme terrible et fort, n'avait qu'une pensée et qui le dominait au milieu de tous les débats, de sa courte et mouvementée carrière : sa femme. Exilé en Belgique il y apprit la mort de la frêle créature qui avait partagé ses soucis et embelli son foyer. De retour, un mois après son enterrement, il n'eût rien de plus pressé que de se rendre au cimetière, d'exhumer le cadavre..... Là "comme dit Michelet" il l'embrassa, la pressa dans ses bras, essayant de disputer leur proie aux vers.

Durant la Révolution russe les mêmes exemples se sont présentés. Je ne sais quel est ce ministre qui à la mort de son épouse, perdit tout empire sur lui-même et la foule, et disparut à son tour, frappé par une langueur incurable, comme une jeune poitrinaire. Ce que furent les amours d'Herman von Buelow et de Natalie Lowinska il faudrait les vivre dans le cadre et le temps, pour en comprendre toute l'intensité.....

Il faudrait évoquer le décor dans ses détails, décor de féerie, de légende..... le château colossal, tout imprégné d'histoire, avec son parc immense..... que coupait le fleuve au bas de la falaise..... le village des alentours avec les paysans et les paysannes qui regardaient leur seigneur, malgré la Révolution naissante, du

même air de soumission, de respect et d'estime que les ancêtres de jadis.

Promenades en traîneau par des nuits de lune ou d'étoiles, ou d'autres imprégnées de noirceurs..... courses à cheval dans des journées claires ou des soirées d'émeraude alors que le froid vigoureux et bienfaisant met le rouge aux joues et la force au cœur.

Tête-à-tête silencieux devant l'immense foyer où brûlent des troncs presque complets d'arbres énormes !..... Cette ivresse, cette volupté, Herman et Natalie la connurent. Chaque jour, au lieu de s'user par le temps, leur amour devenait plus vif, plus grand, plus impérieux. Il ne l'aimait plus, il l'adorait. Il passait des heures à ses côtés, sans rien dire, heureux jusqu'à la limite humaine, de seulement sentir glisser sur lui, la caresse de ses grands yeux de mystère, de presser sa main douce entre la sienne, et de la tenir, près de lui, petit être frêle, sa tête appuyée sur son épaule, le monde entier s'abolissait. Il n'y avait plus que deux êtres : Elle, Lui.....

Et puis, plus tard, quand Leuberg recommença de vivre, chaque soir, sous l'éclat des lumières, qu'une aristocratie formée des débris de l'ancienne et d'apports nouveaux, dépensa en des fêtes somptueuses le besoin de s'amuser, il amena Natalie, dans les fêtes et les bals, où vite, elle brilla au premier rang et devint la reine incontestée de la haute société. Et cela flattait l'orgueil de mâle d'Herman von Buelow. Il n'avait cure des assiduités près de son épouse. Il la savait dévouée, fidèle. Il savait que chacune de ses pensées, chaque pulsation de son cœur lui appartenaient, comme lui appartenait à elle, chacune de ses pensées, et chaque pulsation de son cœur à lui..... Les mois passèrent.

Le calme, un calme relatif régnait dans le pays. Il semblait que le peuple se fut adopté au nouveau régime. Il n'était pas solide pourtant.

Si Albert Kemp avait délivré les frontières, il ne faisait, au dedans, qu'à créer au sein de diverses classes de la société un mécontentement et une rancœur

qui se manifesta jusqu'au milieu de ses fidèles.

Un jour à l'Assemblée Nationale qui portait encore le nom de Provisoire, un député se leva, un jeune professeur d'Université qui osa se dresser à la face du pouvoir et l'accuser d'avoir forfait à sa mission.

Ce fut le signal d'un chahut parlementaire, qui dégénéra en discussions acerbes, voire en bagarres. Plusieurs députés en vinrent aux prises, et oublieux de leur dignité, échangèrent des injures ; il y eut des yeux noircis, des nez brisés, des visages meurtris.....

Le pouvoir changea de main. Un groupe d'extrémistes s'en empara séance tenante, déclara la déchéance du dictateur, lui dressa un simulacre de procès, le condamna à être fusillé, ainsi qu'une dizaine de ses fidèles.....

Albert Kemp présent, s'insurgea, refusa de reconnaître la légalité du Parlement. On fit venir les agents d'armes. Il dégaina son sabre, abattit deux des personnes qui s'approchaient pour l'appréhender, et tomba de son long, atteint d'une balle à la tempe.

La victoire des extrémistes fut de courte durée. La plupart étaient las de cet état chaotique et voulaient pour leur pays, l'établissement d'une république et d'un gouvernement plus stable. L'élément modéré triompha quelques jours après, et l'appel au peuple fut décidé..... Il y eut un président d'élu qui devait incarner dans sa personne l'image officielle du pays. Dans la constitution nouvelle élaborée fiévreusement durant les nuits de veille qui précédèrent, on lui octroya le droit de veto. Ce fut presque sa seule prérogative. Pour le reste il était soumis au bon vouloir du ministère, et surtout du chancelier.

X

C'est alors que von Buelow décida d'entrer en campagne.

Il appartenait au parti des modérés, qui, lassés des troubles successifs, soupi-

raient après l'ère nouvelle, une ère de sécurité intérieure comme extérieure.....

L'élection fut de courte durée.

Les modérés prirent le pouvoir avec une faible majorité.

Luther Howinstein devint chef de la gauche.....

Une année se passa, une année sans histoire politique..... Le pays vécut tranquillement, de sa vie d'autrefois. Pour un observateur, il était aisé de surprendre différents indices qui indiquaient qu'un feu latent couvait sous la cendre.

Celui qui l'activait : Luther Howinstein. Le mobile : une femme.

Howinstein, à une réception au palais Royal, (maintenant Palais National) avait rencontré Natalie Lowinska. Dès la première rencontre, il s'en était épris, follement, passionnément. Cet amour était devenu, avec les jours, si violent qu'il en souffrait, même physiquement. C'était la première femme, qui dans sa vie, prenait une telle emprise. Il avait eu plusieurs aventures sans lendemain ; obtenu dans les salons des succès faciles, fait des conquêtes plus difficiles. Toutes, jusqu'à présent, n'avaient signifié pour lui, que la satisfaction d'un caprice. Il n'avait jamais aimé. Et voilà que la seule femme qu'il convoite et qu'il désire avec toute la force de son âme et de son coeur ne peut légalement lui appartenir.

Il en conçut une haine inextinguible contre von Buelow et en lui-même décréta sa mort.

Rien ne parut au dehors de ce qui le ravageait au dedans. Car cet amour le brûlait. Quand il apercevait Natalie, c'était du feu liquide qui coulait dans ses artères au lieu de sang. Son coeur battait comme un marteau sur une enclume, et il lui fallait un effort violent de tout son être, pour que rien, dans sa figure, ni dans sa voix, ne trahisse ses sentiments.

Devant le mari, il se montra plus aimable qu'autrefois, manoeuvra habilement pour se faire inviter chez lui, dans la tranquille intimité de la demeure conjugale.

A Natalie, il n'avait rien confié de ses sentiments pour elle. Peut-être sur-

prit-elle, dans son regard, le feu du désir ? Elle n'en parla pas, mais un soir demanda à Herman pourquoi, il invitait chez lui si souvent, le chef du parti adversaire. Il sourit.

—Par diplomatie. C'est un homme important, considérable. Il est mieux de s'en faire un ami qu'un ennemi.

—Tu en aurais peur ?

—Moi ?.....

Il la regarda surpris.....

—Tu crois que j'en aurais peur ?.....

—Je ne sais pas.....moi.....j'en ai peur.....terriblement peur.....Tu ne sais pas comme je suis mal à l'aise quand il est là.....quand il me regarde, avec ses yeux qui semblent fouiller toutes mes pensées.....

Il se contenta de sourire. L'incident fut clos.....Le ménage von Buelow et Luther Howinstein continuèrent de se fréquenter.....

Les affaires politiques commençaient de se gâcher. Le cabinet, composé d'hommes trop peu énergiques, laissaient s'accomplir, un peu partout, des manifestations populaires qui décelaient un état d'esprit dangereux.....

Il fallait avant qu'il ne fût trop tard, réprimer ces manifestations populaires. Jusqu'ici, elles ne présentaient aucun danger, mais pour von Buelow que ses agents renseignaient, et qui était le chef véritable de la droite, elles signifiaient le prélude d'un renouveau d'effervescence.

L'exemple des Soviets de Russie agissait sur le peuple. D'aucuns prônaient dans les journaux que ce n'étaient pas la peine de s'être débarrassé de la royauté, d'avoir enduré six mois d'un régime de terreur, si l'on s'en tenait aux mêmes conditions sociales d'auparavant. Ils soutenaient que rien n'était changé dans le pays, que le sang versé n'avait produit aucun résultat, et qu'il fallait adopter un "modus vivendi" nouveau.....

Von Buelow voulut prévenir la répétition des troubles de jadis, d'autant plus qu'à l'horizon, une menace de guerre grossissait, qui bientôt assombrirait le ciel politique. A son tour, il manœuvra

dans le silence et l'ombre, se choisit des créatures fidèles et dévouées et décida, en lui-même, qu'à la première occasion le coup d'état qui le rendra lui, maître effectif des destinées de son peuple s'accomplira. Dorénavant, il partagea son temps entre son foyer et ses activités politiques.

Il commença même une série d'assemblées publiques, où il prêcha la doctrine d'un patriotisme intégral basé sur la prospérité du pays. Pour cela, il fallait ne pas prêter l'oreille à la propagande venue du dehors ; il fallait avoir confiance aux chefs d'aujourd'hui.

En peu de temps, il devint l'idole du peuple, de ce peuple volage qui partage, telle une courtisane, ses faveurs entre les puissants. Une tentative manquée d'assassiner contre sa personne, lui redonna un regain de popularité.

Natalie tout en s'inquiétant sur son sort, l'admirait profondément. Bien que mère d'un joli bambin, elle continuait d'être à la fois l'amante et l'épouse. Son calme devant les dangers, lui faisait peur toutefois. Elle lui savait quelques ennemis. Il les bravait trop.

Un jour qu'il était au dehors parti depuis la veille en mission politique secrète dans une petite ville à quelque cent milles de Leuberg, elle vit un auto stopper devant la porte du château.....

Un homme en descendit qui demanda à lui être introduit.

Il était porteur d'une lettre signée de Luther Howinstein.

Frémissante, tremblante, pressentant un malheur, une catastrophe imminente, elle la décacheta et lut ce qu'il y avait à son adresse.

Instinctivement Howinstein lui causait un sentiment de crainte et de terreur. Elle avait l'intuition qu'il lui voulait du mal, à elle et aux siens, que cet homme était son mauvais génie, qu'il semblait attaché à ses pas pour la perdre.

"Madame, disait le billet, la profonde amitié qui me lie à Monsieur votre époux, malgré nos divergences politiques me dicte cette démarche qui vous paraîtra étrange. Votre mari est me-

"né dans sa vie et dans ses biens.....
 "Je n'ai pu venir moi-même, vu son absence vous donner les détails du complot ourdi contre sa vie. Je n'ai pu non plus les confier à mon messenger, tout fidèle et dévoué qu'il est. En un temps, comme celui que nous traversons, et où chacun peut payer de sa tête sa participation à la chose publique, la prudence doit être le premier de nos soucis. Les écrits restent. Si vous avez assez de confiance pour vous confier à moi, vous aurez sauvé votre époux d'une mort certaine. Vous n'aurez qu'à faire ce que le porteur de cette lettre vous dira. Je vous jure qu'il ne vous arrivera aucun malheur. Si quiconque s'avisait de toucher même à un cheveu de votre tête, ce serait pour lui décréter sa mort.....
 "Je vous attendrai donc chez moi à 3 heures. Je tiens absolument à vous voir. Vous seule pouvez sauver M. von Buelow.

"Je vous attends donc assuré que l'amour que vous portez à votre mari vous dictera votre conduite".

LUTHER HOWINSTEIN

Sa lecture terminée, Natalie, demeurera quelques instants immobiles les yeux sur le papier où courait ces lignes d'une écriture carrée et lourde. Que signifiait cette missive plus qu'étrange. Contenait-elle un piège. Pourquoi fallait-il qu'elle se rende chez Howinstein, qu'elle se compromette presque. L'ultimatum de la fin contrastait avec les protestations d'amitié du début. Pouvait-elle ignorer cette missive..... Si c'était vrai qu'Herman était menacé. N'avait-on pas tenté de l'assassiner..... Quel mobile pouvait avoir Howinstein à leur rendre service..... Elle décida de renvoyer le messenger..... s'il arrivait malheur à Herman..... Si c'était vrai..... Aurait-elle peur ?.....

—Attendez-moi quelques minutes, et je vous suis, dit-elle au messenger. Sa résolution prise soudain de connaître l'aventure jusqu'au bout.

Elle monta à sa chambre endossa un costume de ville, glissa dans l'une de ses manches, un fin pistolet à manche de nacre, cadeau d'Herman, et suivit le mes-

sager, docile à ses ordres.

Elle s'assit à l'arrière de l'auto qui démarra silencieusement et s'engagea bientôt sur la grande route dans la direction de Leuberg.

Des pensées et des impressions contradictoires se choquaient et se heurtaient dans sa tête.

Allait-elle délibérément se jeter dans la gueule du loup ? Que dirait Herman quand il apprendra que, seule, elle s'était rendue à la demeure de Howinstein ? Herman la croira si jamais il apprend sa démarche, quand elle lui dira qu'elle agissait ainsi pour lui, pour lui seul. Et Herman avait confiance en elle. Elle tâta la crosse de son revolver décidée à ne reculer devant rien si l'on menaçait son honneur.

Située dans la partie neuve de Leuberg, la résidence de Luther Howinstein se distingue par une recherche de faste, d'un mauvais appareil. Malgré les efforts de l'architecte pour lui donner un cachet grec elle dénote le parvenu, le nouveau riche.

Le fronton et les colonnades du portique trop lourde pour le corps du logis sont de mauvais goût. Elle révèle le caractère de l'occupant, prétentieux, puissant, sûr de sa force, mais qui n'a pas réussi à cacher ses origines.

A l'intérieur la même recherche prétentieuse règne. Tout est trop lourd, les meubles, les tentures, les bibelots. Aucune délicatesse. La force, rien que la force. Les tableaux, les sculptures, tout ce qu'il y a d'artistique ne servent qu'à magnifier la force. On se croirait dans le temple de la puissance.

Dès son entrée, Natalie perçut une sensation désagréable de ces choses. Le raffinement de sa nature répugnait à ce culte dont chaque objet gardait l'empreinte.

On la fit pénétrer dans le cabinet de l'avocat. C'était une vaste pièce aux tentures sombres, d'un rouge effacé ; une bibliothèque couvrait tout un pan de la muraille.....

Quelques fauteuils de cuir rouge, un

divan bas, une table massive au centre surchargée de livres.

Luther Howinstein, dès qu'il la vit se porta à sa rencontre, la main tendue. Si les lèvres souriaient, il y avait dans le regard un je ne sais quoi, d'intimidant, de farouche, de satisfait, de désir, et de tristesse.

—C'est très aimable à vous d'être venue. Je vous en remercie.

—Je ne suis venue vous voir que dans l'intérêt de mon mari. Vous aviez une communication à me faire.....

—Prenez la peine de vous asseoir.....

Il avança un fauteuil et se porta vers elle pour l'aider à enlever sa pelisse.

—Merci. Ma visite ne sera pas assez longue.

—Ne me ferez-vous pas l'honneur de prendre une tasse de thé avec moi ?

Avant même qu'elle eût eu le temps d'acquiescer à sa demande, il sonna le domestique qui l'instant d'après, apportait sur le plateau roulant la théière et les gâteaux.

—Ne peut-on pas causer comme deux amis. Ne suis-je pas l'ami de votre mari, par conséquent le vôtre.....

Et pendant qu'il parlait, il dardait vers elle, le feu de ses regards qu'il ne cherchait plus à dissimuler.....

Natalie frissonna.....Elle se sentait une frêle créature que cet homme, qui ne lui avait jamais rien fait pourtant, et qu'elle détestait sans savoir pourquoi pourrait briser entre ses bras.....

Elle regretta d'être venue. Une idée la ranima : son mari. Il courait un danger qu'elle pouvait conjurer. Elle sentit qu'Howinstein, était l'homme qui pouvait le sauver, et qu'elle était l'instrument qui causerait, selon ses agissements, ou son salut ou sa perte. Elle ne croyait pas que l'homme chez qui elle était en ce moment pût agir envers Herman pour un motif désintéressé. Il devait avoir un but, il avait un but. Ce but, quel était-il ? Tout à coup elle rougit. Elle devinait..... Elle était décidée à tout. Oui tout, mais pas ça. Comme un oiseau se débat contre la fascination d'un serpent elle se dé-

battait contre le pouvoir mystérieux de cet homme.

Ramassant tout son courage, elle fit un effort désespéré de tout son être pour ne pas laisser voir qu'elle comprenait. Puisqu'il fallait lutter elle lutterait. Le souvenir du petit enfant blond qu'elle avait pieusement baisé au front tout à l'heure la reconforta.....

Elle tiendrait tête. Elle venait de le décider. Elle aussi possédait un pouvoir mystérieux, le pouvoir étrange de séduction qui émanait de toute sa personne, pouvoir terrible de grâce, de charme et de pureté qui avait fait que tant d'hommes et parmi les plus énergiques, se sont agenouillés, domptés et soumis aux pieds d'une femme.....

Sur ses lèvres un sourire erra.....

—Eh ! bien soit, dit-elle, parlez-moi comme à une amie. C'est vrai les amis d'Herman sont mes amis, et d'après cette preuve que vous me donnez il peut désormais vous considérer comme l'un de ses plus fidèles amis et de ses plus désintéressés.....

—Une tasse de thé, offrit-il, ne voulant pas aborder immédiatement le sujet principal de leur causerie.

—Si vous voulez.

A la bonne heure pensa-t-il, elle ne se doute de rien.....

Il approcha sa chaise de la sienne et se mit à causer.

D'être en la compagnie de cette femme qu'il aimait et convoitait, changea soudain l'âpreté de son caractère et de son tempérament. Il se laissa glisser à la causerie intime et tendre, et même jusqu'à la confidence.....

Il parla de sa jeunesse, de ses ambitions, de ce qu'il serait un jour.

Elle le laissait causer, se montrant pour lui d'une amabilité et d'une câlinerie qui le surprenait, le désarmait presque.

Elle voulait tant savoir. Quand elle jugea l'instant propice à la révélation qu'il tardait de faire, elle fit appel à tous ses charmes et lui posa nettement la question :

—Quel est ce complot contre mon mari. Voyez-vous, cette incertitude me

pèse.....Après nous reprendrons notre conversation. Elle me plaît énormément j'aime vous entendre parler, entendre raconter ce que seul, sans appui, vous avez réussi à accomplir. Vous avez une telle volonté qu'il faut bien que les obstacles s'aplanissent devant vous.

Elle le frappait au défaut de la cuirasse, lui vantait son énergie, sa volonté, qualité dont il s'enorgueillissait le plus volontiers.....Cette femme-là pourrait donc le comprendre.....Elle le comprenait.....Elle l'admirait même.

Cette pensée seule lui inonda le cœur d'une joie inconnue. Il oublia qu'elle était la femme d'un autre pour rêver ne fut-ce que l'espace de quelques minutes qu'elle était à lui, rien qu'à lui, puisqu'elle partageait son toit, et semblait également partager ses enthousiasmes et ses ambitions.....

Il voulut continuer. Elle l'interrompit.

—Je vous écouterai plus tard. Si vous ne me dites pas immédiatement le danger qui menace Herman, je me sauve et jamais de ma vie je ne vous reverrai.

Toutes ses prévisions étaient dérangées. Au lieu de la tenir, c'est elle qui le tenait.

La garder chez lui de force ? Il ne le voulait pas. Il espérait plus que cela, depuis qu'il avait cru saisir en elle, la marque d'intérêt qu'elle lui portait.

Alors, il lui conta ce qu'il savait de l'attentat projeté. Un homme devait se présenter dans quelques jours qui demanderait à voir son mari. Cet homme, avait juré de le tuer. Il en fit la description. Il était payé pour ce faire. L'assassinat perpétré, une voiture était à sa disposition sur la grand'route qui le mènerait immédiatement à la frontière. Tout était fixé, réglé d'avance, les passeports préparés.....Natalie écouta avec attention, s'efforçant de ne rien manifester de la crainte qui était en elle et la torturerait.....

Quand Lowinstein eut fini, elle se leva comme pour prendre congé.....

—Je vous remercie, dit-elle. Vous me permettez de me retirer.....

Il s'aperçut qu'elle l'avait joué. Il

avait donné naïvement dans le panneau.

Il se leva, lui barra la route.

—Pardon, madame, j'exige maintenant le prix de ma confiance. Elle fit mine de ne rien comprendre.

—Veuillez, s'il vous plaît, vous asseoir un instant. J'ai encore à causer avec vous.....

Elle obéit, devant le regard impérieux, et qui la dompta soudain. Derechef, elle était désarmée, comme une petite chose ballotée au caprice d'un homme.

La voix âpre, il commença de lui narrer, tout ce que sa vue, à la première occasion qu'il la rencontra, avait fait naître en lui, de sentiments insoupçonnés ; il lui conta les nuits où le sommeil le fuyant, il voyait luire en lui, le phare de ses yeux lumineux, qui le hantaient, le poursuivaient ; il raconta l'intime souffrance qui était sienne, de porter ce lourd secret d'un amour impossible.

Passive, elle écoutait, sans rien dire, n'ayant plus la force de rien, les yeux clos pour ne pas voir l'éclat métallique des yeux gris dardé sur elle. Elle en éprouvait une sorte de lourdeur, une pesanteur indéfinissable, qui l'accablait, qui l'étouffait.

Lui, continuait, comme un torrent qui brise les obstacles, et se ruent dans une course vertigineuse et folle, tout ce qu'il avait enduré, tout ce qu'il avait souffert lui remontait au cerveau et les mots se suivaient, chargés de passions.....

Soudain, elle tressauta.....

—Monsieur, c'est assez !

Derechef elle se leva pour s'en aller. Derechef, il lui barra la route.....

—Ah ! vous croyez que je vous ai là, chez moi, à ma merci et que je vais être assez stupide pour vous laisser partir.....comme cela.....Un ricanement tordit ses lèvres.....Elle poussa un cri.

—Ah ! laissez-moi ! vous me faites horreur !

Les mots cinglèrent sur son orgueil comme un coup de fouet.

Il devint blême.

Allait-il perdre la partie ! A présent qu'il avait joué son dernier atout ! Il cou-

rut vers elle, lui saisit le poignet, et se penchant vers son visage, si près qu'il apercevait la douceur de son haleine.....

—Vous êtes à moi ! vous êtes à moi.....Inutile de vous débattre.....

Il ne savait plus ce qu'il disait.....ce qu'il faisait.

Les tempes lui battaient ; sa gorge se serraient.....

Il l'enserra et écrasa sur ses lèvres qui ne se déserrèrent pas ses lèvres frémissantes de désir.....un mouvement brusque.....Elle se dégagea.

Un coup de feu. Howinstein grimaça.....porta la main à son épaule.....un bruit rapide de pas.....une porte qui s'ouvre.....un ronronnement de moteur.....Natalie se retrouve sur la grand'route ne sachant plus si elle a rêvé ou si l'heure qu'elle vient de vivre est réelle.....Un voile est devant ses yeux.....un voile est devant sa mémoire.....Au travers de ce voile, elle distingue seulement la notion vague d'un danger pour Herman.

De retour chez elle, elle doit s'aliter. La fièvre la dévore.....

Elle commande qu'on télégraphie immédiatement à son mari de venir.....Les émotions l'ont brisées.....Elle n'a plus de force.....plus d'énergie et n'espère qu'en la présence chère pour la ranimer.

XI

Ce n'était pas la douleur qui faisait monter aux yeux de Luther Howinstein, la bouée humide des larmes, mais l'humiliation, mais la rage, mais la passion, une passion d'autant plus grande que les obstacles à la satisfaire étaient insurmontables.

Décidé à tout entreprendre pour conquérir cette femme de gré ou de force, voilà qu'il s'était fait rouler par elle, au moment même qu'il croyait la tenir, prise solidement dans ses lacs.

Il s'en voulait d'avoir bêtement dévoilé les circonstances par où von Buelow devait périr. Cela parce qu'une créature gracieuse et jolie avait fait mine de s'intéresser à lui, cela parce que naïvement comme un écolier, il s'était oublié

au point de glisser dans une sentimentalité indigne de lui.

Il manda un médecin. Heureusement la blessure n'était pas grave. La balle n'avait fait qu'effleuré l'épaule. Un pouce de plus, il avait l'épaule brisée. Quelques jours d'inaction, et ensuite il pourrait reprendre son travail.

Quelques jours ! Pour lui, à les regarder à l'avance, ils lui paraissaient des siècles. Chaque minute comptaient dans la course au pouvoir dont il était l'un des concurrents. Quel handicap !

De penser que le coup lui venait d'une faible femme, lui venait de Natalie Lowinska, le transportait hors de lui. Il avait des accès de rage durant lesquels, impitoyablement, il brisait ce qu'il se trouvait sur son passage. L'amour intense qu'il portait en lui, se muait insensiblement en haine. Haine qui n'était au fond que de l'amour. L'amour et la haine sont souvent une seule et même chose.....Il désirait se venger, non pas d'une façon banale pour la seule satisfaction de se venger, mais en amenant Natalie à ses pieds, en la faisant souffrir, en la torturant, en lui brisant le coeur.....

Surtout, il fallait pour que sa vengeance fût complète qu'elle sache que tous les malheurs qui fondront sur elle, viennent de lui, de lui seul ; qu'elle soit forcée de penser à lui, et que cela devienne une obsession.

De même il la posséderait, il posséderait ses pensées, et jusqu'à son coeur, puisque chacun de ses battements sera activé par la crainte.

Quant à von Buelow, il luttera dorénavant avec lui, en face. Il ne le craignait pas. Qui donc craignait-il.....Qu'il puisse seulement poser sur son épaule sa main large et lourde et l'officier des dragons du Roi, s'agenouillera sur le sol devant lui, ployé sous la douleur.

Il enveloppa dans sa haine toute la classe dirigeante de l'Uranie, qu'il se jura de tenir sous son sceptre. Il se savait de l'emprise dans les clubs politiques ouvriers ; il contrôlait avec une vaste organisation politique, plusieurs compagnies financières qui lui fournissaient les

moyens financiers de réaliser ses rêves.....

Toutefois, il ne voulait pas frapper immédiatement. Il voulait doser sa vengeance, savamment, pour qu'elle soit plus savoureuse à son cœur.

Natalie avait un frère, un frère jeune enthousiaste, qu'il pourrait faire cir-convenir.....

Par lui, il commencera. Ensuite von Buelow. Ensuite Natalie.....

Tout en détruisant von Buelow c'était à sa propre destinée qu'il travaillait.

XII

Quand Herman revint, le soir même de la réception du télégramme, il trouva sa femme alitée encore sous le coup de l'émotion.

Dès qu'il fut près d'elle, elle se jeta dans ses bras, sanglota, puis lui conta tout, jusque dans les moindres détails, de sa visite de l'après-midi.

Herman ne dit pas un mot. Mais ses poings se crispèrent, et ses yeux fixes semblaient défier un avenir invisible.

Il flaira le malheur possible. D'Howinstein, il pouvait s'attendre à tout. Tous les moyens étaient bons pour lui, la violence, la ruse, la perfidie. Il savait pertinemment qu'il ne reculerait devant rien pour assouvir et son amour et sa vengeance. Il fit garder sa maison, et ne sortit plus lui-même qu'accompagné par des agents secrets avec mission de veiller sur sa personne.

Il jugea qu'il était temps de brusquer les événements.

Déjà des soulèvements partiels, dont il soupçonnait l'origine, agitait les provinces uraniennes.

Les troubles de l'année précédente allaient-ils recommencer ? Il fallait à tout prix les prévenir. Déjà trop de sang versé avait appauvri l'organisme de la nation.

Il projeta donc le coup d'Etat du 19 septembre 19.....qui plaça à la tête du pouvoir un groupe de ses créatures. Lui-même, dans le nouveau cabinet, se nomma ministre des "affaires étrangères" en attendant de prendre entre ses mains, à

l'instar des Lewine et des Mussolini, la dictature officielle.

Le peuple, débarrassé du roi, demandait un nouveau maître. Ce maître, il le serait.....

La pensée lui vint de chasser du pays Luther Howinstein ; cauteleux ce dernier n'agissait pas au grand jour. Il était bien le grand maître d'une société secrète influente.....Seuls, les initiés le savaient. L'exiler ! C'étaient lui donner figure de martyr, lui créer en l'auréolant de la couronne du bannissement et de la persécution une popularité nouvelle, des partisans nouveaux.....

D'ailleurs von Buelow attendait son rétablissement pour le provoquer en duel, le tuer, l'abattre comme un chien.....

Il comptait sans l'habileté consommée de son adversaire.....

Le duel eut lieu un matin d'octobre, au même endroit où peu d'années auparavant, il avait rencontré les prétendants de sa femme.

Au lieu d'être comme les autres, un duel d'opéra comique, celui-ci fut la rencontre de deux êtres qui se détestaient mutuellement et qui considéraient l'univers trop petit pour les contenir l'un l'autre.

C'était un matin, froid, triste, brumeux.

Von Buelow tira le premier. Soit nervosité, soit qu'il eût mal pris ses mesures, il rata son coup. La balle siffla à la tempe d'Howinstein, mais sans l'atteindre. Celui-ci eut un ricanement amer.....Il palpa son épaule où la plaie cicatrisée lui causait encore une faible douleur. Il n'essaya pas de tuer son ennemi. Une mort rapide était trop belle pour lui. Où serait la jouissance morbide qu'il se promettait de sa vengeance.....

"Oeil pour oeil" blessure physique pour blessure physique, soit mais par contre souffrance morale pour souffrance morale.

Il tendit l'arme à bout de bras, visa soigneusement. La détonation déchira l'air. Von Buelow tomba face en avant. On le crut mort quand Howinstein s'a-

vançant vers ceux qui le soutenaient après l'avoir relevé, enleva son chapeau, salua gravement, et ricana à l'oreille du blessé qui commençait d'ouvrir les yeux.....

"Oeil pour oeil" blessure pour blessure. Vous présenterez mes hommages à Madame Natalie. Quant à vous, monsieur qui avez le tort d'être aimé d'elle, j'espère que nous aurons le plaisir de nous rencontrer. Si vous avez la réputation d'être un des meilleurs duellistes d'Uranie, vous constatez que vous avez rencontré votre maître".

Il salua gravement les témoins, laissant von Buelow, blême et ensanglanté, nourrir en lui-même des pensées d'impuissance et de rage.....

Dorénavant les destinées de l'Uranie seront intimement liées aux destinées de ces deux hommes jusqu'au jour où le peuple fatigué de tant de changements successifs rappellera de l'exil le monarque dépossédé de Karl III.....

Von Buelow se fit panser, et sans plus s'occuper du mal physique, se rendit dès le lendemain même au Conseil des Ministres. Il avait le bras en écharpe et ses yeux noirs semblaient briller de fièvre dans sa figure pâlie par tout le sang versé.

Son apparition fut de courte durée. Il aida avec ses collègues à expédier les affaires de routine, et retourna chez lui pour quelques jours de repos. Son secrétaire l'accompagnait.....

Le ministre de la guerre se trouvait le maréchal Junot qu'on ne soupçonnait pas encore d'appartenir au clan Howinstein. Ses états de service sous Albert Kemp, ses aptitudes militaires, jusqu'ici furent sa seule recommandation.

Le jour suivant von Buelow le fit venir chez lui en conférence particulière. La Boshvie s'agitait et semblait n'avoir pas renoncé à son intention de se repaître des dépouilles de l'Uranie. D'autres pays limitrophes, dans la crainte que la révolution n'ait chez eux des répercussions néfastes, faisaient garder les frontières.....

Les menaces de guerre planaient et des nuages noirs qui n'attendaient que

l'occasion de crever et de laisser pleuvoir la mitraille et le sang.

Les deux ministres conférèrent ensemble sur les moyens les plus efficaces pour sortir le pays de l'ornière.

Il fut décidé de faire le dénombrement des effectifs militaires, tant en hommes, qu'en munitions et en matériel de toutes sortes, de décréter une nouvelle levée en masse de la jeunesse en état de porter les armes, de les mobiliser à la frontière.

Dès que le ministre des affaires étrangères serait guéri de sa blessure dont nul ne soupçonnait la cause, il irait, par le pays, tenter de créer un renouveau de fierté nationale, soulever le patriotisme des gens par une série de manifestation et d'assemblées populaires. Le moral de la nation devait avoir besoin d'être remonté. Arracher du passé les faits glorieux de l'histoire de l'Uranie, les jeter palpitant de vie, comme un exemple à la foule, lui célébrer les vertus de la race, prôner la résistance aux infiltrations étrangères et créer le désir d'édifier sur tant de ruines et de sang une nation prospère, tel était le but que se proposait le ministre nouveau. Puis, une fois la situation éclaircie, **il devait se hisser** par sa propre volonté, et avec l'aide de ses amis, au rang de maître souverain, de dictateur. Encore une fois, il comptait sans celui, qui dans l'ombre épiait ses moindres mouvements, prêt à se ruer sur lui, l'écraser et l'abattre. Entre le pouvoir absolu et Herman von Buelow se dressait Luther Howinstein, génie malfaisant des contes de fée, d'autant plus dangereux qu'il était servi par une intelligence et une force supérieures. Rusé, il ne se montrait pas au grand jour, et attendait avec patience le moment propice.

La "Société des Travailleurs Indépendants" était sans contredit la plus puissante du pays. Elle possédait des affiliations nombreuses au dehors et une organisation interne parfaite. Le secret le plus rigoureux empêchait que rien au dehors ne transpirât des délibérations. Trahir ce secret ; tenter seulement de le trahir, signifiait, à brève échéance, une

vengeance implacable ; empoisonnement, assassinat, la mort toujours. Le grand maître en était Luther Howinstein.

Le premier coup qu'il décida de frapper, fut dans la famille de von Buelow. Natalie avait un frère. Le circonvenir, l'enrôler dans les rangs des Travailleurs, le compromettre dans un complot politique, fut l'affaire de quelques semaines.

Luther Howinstein la réussit. Lowinski fut arrêté, traduit devant le tribunal, condamné à être fusillé. Un seul homme pouvait le sauver : son beau-frère.

Il le pouvait, et ne le pouvait pas. Le précédent était trop dangereux. Et puis, Lowinski, trouvé en possession de papiers compromettants, arrêté après avoir fait feu sur un agent, n'avait absolument rien dit de l'accusation portée contre lui. Il comprit, mais après coup, qu'il n'était, entre les mains.....de qui ? il ne le savait pas, qu'une victime désignée d'avance, que l'objet d'une vengeance personnelle dirigée contre le ministre des affaires étrangères.

Une foule considérable se pressait dans l'enceinte de la salle des procès. La personnalité de l'accusé, la gravité des faits et des accusations portées contre lui, avait passionné l'opinion publique.

Trois juges, solennels et tragiques dans leurs toges noires, prononcèrent à l'unanimité la peine de mort.

L'accusé pâlit ; ses lèvres s'étirèrent en une grimace et ses deux mains se crispèrent, nerveuses, sur la barre.

La figure protégée d'une voilette, Madame von Buelow tourna la tête vers son frère. Deux larmes descendirent lentement le long des joues. Elle serra le bras d'Herman et se penchant vers son oreille.

—Tu peux le sauver, il est encore temps.

Il ne répondit rien ; mais sa gorge se sécha et sur son front une sueur moite perla.

Un silence lugubre régnait dans l'auditoire. Les regards allaient vers le condamné et vers le ministre. On épiait

ses gestes, ses impressions. On pronostiquait sa ligne de conduite.

Allait-il intervenir ?

Devant tous ces regards braqués sur lui, Herman von Buelow se contraignit.

Ses traits demeurèrent figés dans une sorte d'impassibilité tragique.

Lui aussi soupçonnait un coup monté, un traquenard, un piège. Il ne soupçonnait pas seulement, il savait.....

Le président leva la séance. La foule évacua la salle.....

Von Buelow laissant Natalie en tête-à-tête, (le dernier) avec son frère, se dirigea immédiatement vers le palais gouvernemental et là, exigea du président du conseil un ordre de déportation immédiate contre Luther Howinstein, commanda à quelques agents de conduire l'ancien chef de la gauche vers la frontière, et ce à la minute même. Le prétexte ? L'ordre social, la sécurité du pays, la paix à l'intérieur.

Qu'importe ce que ses amis diraient !

Qu'importent les protestations.

Le ministre était décidé à agir. Puisqu'il fallait aux affaires une poigne de fer, il se montrerait dorénavant implacable et inflexible.

Le retour à leur demeure fut triste, bien triste pour les époux von Buelow. La mort prochaine d'un des leurs planait au-dessus d'eux.

Natalie n'essaya pas de fléchir son mari. Le moment n'était pas choisi. Elle remarquait, dans le regard, une fixité étrange.....

Une fois, il prit entre la sienne sa main frêle et la serra longuement.

—Natalie, dit-il.....

Il s'arrêta là. Mais dans l'intonation il y avait tout un monde de pensées et de sentiments, qu'elle devina comme elle devinait ce qui se passait dans l'âme et dans le cœur de l'homme dont elle portait le nom.

—Herman, se décida-t-elle. Ne feras-tu rien pour lui.

Il la regarda avec des yeux qui disaient toute sa détresse et qui la bouleversèrent.

—Je ne puis rien.....Rien.....rien.
Il est coupable.....Il faut qu'il expie.....
C'est la loi.

—Pour moi.....Tu ne peux rien faire.....

—Pourquoi me mettre à la torture.....

Tu sais bien que je souffre doublement et pour lui et pour toi.....

Aussi, pourquoi s'embarquait-il dans cette aventure ?

—Il est si jeune, avec cela, enthousiaste. On lui a monté la tête.....

L'auto stoppa.....

Le couple descendit.

Le domestique ouvrit la porte qui se referma sur leur solitude, comme une porte massive de prison.....

La veillée fut longue. Les heures tombaient lentement dans le néant. Ils regardaient les bûches se tordre dans la cheminée.

Parfois, il se levait, faisait quelques pas, les mains tordues derrière le dos..... Puis, il revenait vers sa femme essayait quelques paroles banales de consolation sans arriver à chasser le nuage qui assombrissait son front.

XIII

Des jours ont passé, des jours tragiques. Avec une volonté de fer, le jeune ministre des affaires étrangères, qui, effectivement tient dans ses mains les destinées de l'Uranie, détruit implacablement tout ce qui menace la sécurité du pays et entrave sa marche vers la prospérité.....

Aux démarches nombreuses faites vis-à-vis de lui pour obtenir la grâce de son beau-frère, il a opposé sa détermination formelle de laisser la loi suivre son cours.

Cette exécution est nécessaire. Elle doit être un exemple pour ceux qui seraient tentés de conspirer contre la patrie, ou même contre le pouvoir établi.

L'exécution doit avoir lieu dès l'aube le lendemain matin.

C'est le soir.

Herman n'a voulu recevoir, ni voir personne.

Aux larmes de Natalie, il n'a pas fléchi ; il ne veut pas fléchir. Il l'a reconduite à ses appartements, lui a souhaité une bonne nuit et s'est retiré.....

Enfermé dans son cabinet de travail, il arpente fiévreusement la pièce. Toutes ses idées sont en désarroi.

Cette mort tragique signifiera-t-elle l'écroulement de son bonheur familial ?

Il ferme les yeux et voit par la pensée le jeune homme adossé au mur, face au peloton sinistre..... Il entend les détonations. Il le voit tomber sur le sol, un filet de rouge lui marbrant la figure..... L'horloge marque la demie d'une heure.

Encore quatre heures d'attente. Encore quatre heures à vivre pour l'autre là-bas, qui va tomber, fauché, en pleine jeunesse.

Et Natalie ?

C'était le seul parent qui lui restait ?

Une tentation lui vient de décrocher l'appareil téléphonique. Un numéro. Un ordre. Un sursis. Une vie humaine prolongée.

Cela, il le peut. Il en a le pouvoir. Que dira la presse d'opposition ?

Il n'en a cure.

Il s'assied, allume un cigare, et regarde quelques instants la fumée bleue s'élever dans l'air, s'étirer et se dissoudre.

Il aperçoit des rues jonchées de cadavres. Il entend le crépitement saccadé des mitrailleuses. Il voit des cavaliers charger la foule. Il entend les hurlements ; les plaintes, les cris de rage, de douleurs, d'impuissance.

Gracier Lowinski !

Il ne le peut pas.

La crapule relèverait la tête. Les conspirateurs redoubleraient d'activités avec une audace toute nouvelle. Et lui ! lui, qui s'est donné à son pays, aura-t-il rempli son devoir vis-à-vis de lui ?

Ne doit-il pas sacrifier son bonheur personnel au bonheur de son peuple ? Un accablement morne l'envahit ; il se

sent las, fatigué du fardeau de la puissance.

Il aspire à s'en débarrasser. Il voudrait se terrer dans quelque petit coin tranquille, et là, avec les siens, Natalie et son fils, ce petit bébé à tête blonde qui repose dans son berceau, vivre dans le calme et la paix une vie se-reine qu'aucune passion ne trouble.

Cela non plus, il ne le peut pas. Il est entraîné dans le courant. Il a juré de servir son pays, de toutes les forces de son esprit et de son âme.....Le pays commande. L'honneur commande.

Il se lève, et lentement se dirige vers la chambre où dort son fils.

Il se penche vers le berceau et délicatement pour ne pas éveiller l'innocente créature qui repose, il l'embrasse sur le front.

Il lui semble que le contact de cette peau douce et tiède dont il respire l'odeur apaise un peu la fièvre qui le ronge.

Ses yeux s'imbuent de larmes. Pleurerait-il ? Il en éprouve le besoin mais ne veut pas succomber à cette faiblesse. Il se raidit contre l'émotion qui le gagne et retourne à son cabinet de travail.

Les heures avancent au cadran cruel du temps.

Bientôt pour Lowinski la dernière aura sonné.

Partir ainsi en pleine jeunesse, en pleine santé.

De nouveau la vision se dresse du mur fatal et du peloton prêt à tirer.

De nouveau la tentation le saisit d'arrêter l'exécution.

Le téléphone est là à portée de sa main. Un geste, un mot, Lowinski est gracié.....

Sa tête brûlante lui fait mal. Quelle nuit d'agonie.

De plus en plus la minute tragique approche.

Le noir de la nuit s'évanouit peu à peu. Dans quelques minutes, cinq heures va sonner.....

Herman von Buelow se lève. Son cœur bat comme s'il allait briser la prison de sa poitrine.....

Un étouffement le saisit à la gorge. Il s'appuie à la table de travail.....Cinq heures sonnent.....

Une grimace involontaire contracte ses traits.....

C'est fini.

L'Uranie est vengé de celui qui voulait la perdre.....

Une vie humaine, une autre vient d'être offerte en sacrifice au Régime nouveau.

Herman griffonne un mot à la hâte, et se sauve vers la ville.

Il ne se sent pas le courage d'affronter la douleur de sa femme. Il fuit vers le conseil de ministres étouffer dans le travail ardu le cri de sa détresse intime.

XIV

Exilé, Luther Howinstein ne restait pas inactif. Il attendait son jour, son heure, confiant qu'elle sonnerait. Sa vengeance commencée se continuerait et se terminerait d'une façon éclatante. Sa vanité, son amour propre blessé, par Natalie Lowinska saignait encore comme saignait son cœur meurtri et lourd du poids immense de son amour.

Car il aimait follement, passionnément avec une ardeur aussi grande qu'il détestait. Haine, amour. Ces deux sentiments se confondaient en un seul. Il ne savait pas s'il aimait ou s'il détestait le plus.

Installé dans une petite ville de la Boshvie, en contact constant avec des émissaires qui le renseignaient sur la situation du pays, il continuait à diriger de loin, les activités de la Société secrète dont il était demeuré le grand chef.

Il tendait par un plan d'ensemble à englober toutes les villes et les villages de l'Uranie dans les filets de son complot.

L'argent ne lui faisait pas défaut. Des affiliations avec d'autres sociétés internationales lui fournissaient les fonds nécessaires au parachèvement de son oeuvre.

Qu'importait pour lui de livrer l'Uranie à des puissances étrangères, d'y

établir un mode de gouvernement qui créerait le chaos ! Une seule chose importait. Revoir Natalie, lui faire payer une à une les humiliations endurées, la faire souffrir dans son cœur et dans sa chair pour toutes les souffrances morales et même physiques que l'attrait puissant qui le portait vers elle lui avait causées. Se venger ! La frapper dans tout ce qu'elle avait de cher, imposer comme une obsession son souvenir ! Et puis ! Un jour... Assouvir sa passion... de force. Il rêvait de cet instant où il l'amènerait à ses pieds, domptée et soumise comme une esclave !

Son désir de retourner à Leuberg... mais en triomphateur cette fois, lui faisait multiplier ses activités, brusquer les événements.

Déjà des journaux étaient à sa solde qu'il contrôlait. Il y avait partout même au sein du cabinet, des créatures à lui dévouées.

Le maréchal Junot, ministre de la guerre, n'attendait plus que ses ordres pour mettre l'armée à sa disposition... Et voici qu'il apprend par les journaux que le ministre des Affaires Etrangères se rendra à Londres dans quelques jours, que son absence durera peut être une semaine.

Moment propice par excellence pour réussir ce qu'il veut tenter.

Junot averti, vient le voir secrètement dans son exil. Ils se concertent, élaborent leur plan.

Le lendemain du départ de von Buelow, tout sera prêt.

Howinstein n'aura qu'à se présenter à Leuberg pour y recueillir le pouvoir.

Cela n'est pas suffisant. Auparavant, il tient à accomplir une visite, une visite importante.

Seule, chez elle, il faudra que Natalie le reçoive. Si elle refuse, il la met en état d'arrestation, il l'entraîne de force à la prison, une prison dorée qu'il lui fera, mais une prison dont lui seul aura la clef.

Et Luther Howinstein à cette pensée ferme les yeux et se repait d'avance en

imagination à contempler sa victime implorant à ses genoux un peu de pitié pour elle et les siens.

L'heure sonne enfin de sa vengeance.

Depuis la veille von Buelow est parti pour Londres.

Tout est prêt dans la capitale pour le recevoir. L'armée n'attend qu'un mot.

Howinstein part. Il arrive au palais gouvernemental. Les députés siégent, sans se douter du coup d'état qui se prépare, coup d'état d'une hardiesse et d'une témérité extraordinaires.

D'un pas ferme, Howinstein se rend jusqu'à la Tribune. La surprise cloue les députés à leurs sièges. Que se préparent-ils.

Howinstein parle. Il accuse. Brouhaha, protestations.

En un instant, l'armée envahit l'enceinte parlementaire. Elle impose de force silence aux récalcitrants. De sa propre autorité, le nouvel arrivant se proclame dictateur de l'Uranie. Il fait plus. Il décrète l'arrestation de ceux, tous ceux qui ne lui sont pas dévoués. Elle s'accomplit séance tenante. Le procès aura lieu demain. Simple formalité ; nul n'en ignore l'issue.

Dans la ville, dans le pays, la loi martiale est proclamée.

Les émeutes sont étouffées avant de naître.

On sait le reste. Comment l'ère recommença des proscriptions ; comment Junot fut assassiné par la Borina ; comment le peuple lassé de tant de gouvernements successifs, lassé de la révolution, des émeutes et du sang versé rappelle Karl de l'Exil ; comment Howinstein se sauve la veille même où on devait l'appréhender et le conduire à son tour, là où il en avait conduit bien d'autres devant le peloton d'exécution.

C'est de l'histoire politique ancienne, confinée dans les archives, et dont subsiste chez le peuple uranien, un souvenir douloureux et poignant comme un cauchemar.

XV

Dès le lendemain de son arrivée à Leuberg, Luther Howinstein se rendit chez Natalie von Buelow.

Si le nez de Cléopâtre eût été plus long l'histoire du monde ne se fut pas accomplie dans les mêmes conditions.

Si Luther Howinstein n'avait pas nourri envers Natalie Lowinska la passion criminelle qui le poussa à commettre tant de crimes, l'histoire politique de l'Uranie eût eu quelques pages de moins, quelques pages écrites avec des larmes et du sang.

Conquérir le pouvoir, conquérir le monde si l'on ne peut conquérir la femme convoitée !

N'est-ce pas l'Aiglon qui se demandait s'il vaut mieux après tout conquérir un monde ou aimer un instant.

Folie physiologique et mentale que l'amour dont nul n'est exempt, même les plus grands, même les plus énergiques.

Faiblesse de notre humanité, notre pauvre humanité faite de boue, que cette attraction irrésistible d'un sexe l'un pour l'autre.

Devant la passion, l'intelligence s'abolit. Il ne reste que la bête humaine à qui le cerveau si puissant soit-il ne peut commander.

Si maître de lui qu'il fut d'habitude, Luther Howinstein se troubla quand il fut en présence de Natalie.

Il tremblait de tous ses membres et ce fut par un effort de toute sa volonté qu'il pût retrouver son emprise sur lui-même.

Il resta devant elle sans parler, ne sachant quels mots il devait dire.....ou plutôt il savait les mots impuissants.

Il n'avait qu'une pensée, qu'un désir l'étreindre dans ses bras, la presser sur son corps et presser sur ces lèvres en des baisers fous, ses lèvres brûlantes de fièvre.

La première, elle brisa le silence.

Elle était pâle, très pâle d'une blancheur à faire peur qui accentuait l'étrangeté et la fascination de son regard ardent.

—Je croyais, monsieur Howinstein, après ce qui s'est passé entre nous, que vous auriez assez d'honneur et de fierté pour ne plus reparaitre devant moi.

Il ricana :

—Vous croyiez.....vous croyiez que je ne reviendrais jamais de mon exil..... Comme les rôles changent. Aujourd'hui c'est votre mari qui est en exil, incapable de remettre les pieds sur le sol de son pays.....s'il le fait, c'est sa perte. Les ordres sont formels. A son entrée à la frontière, on l'abat. Vous voyez que vous avez tout intérêt à ce que nous devenions amis.....

—Allez-vous-en vous me faites horreur. Elle se retourna prête à se retirer, mais lui courut vers elle, lui saisit la main et de force posa ses lèvres sur les siennes fougueusement.

Elle se dégagea, le souffleta.

Il porta la main à sa joue et resta quelques secondes, hébété.

Puis il secoua la tête.

—J'avais pourtant juré que je vous aurais de gré ou de force.....Habituellement je tiens mes promesses.

Ses yeux semblèrent s'injecter de sang.....Il courut de nouveau vers elle, la saisit dans ses bras et malgré ses efforts ne put réussir à poser ses lèvres sur les siennes.

Il haletait, ne sachant plus ce qu'il faisait.

Une pensée dans son cerveau faisait sa trouée. Cette femme ne serait jamais rien pour lui.

Comme un fou, il courut vers la chambre voisine, prit dans le lit l'enfant qui reposait, et là, devant la mère éplorée, impuissante, il enfonça ses doigts dans sa gorge. Natalie était tombée sur le sol inanimée.

Howinstein, ne savait plus ce qu'il faisait.....

Soudain, un rire strident le secoua : il sortit son revolver de sa poche, tira à bout portant.

Un filet de sang marbra la joue de la jeune femme. La balle lui était entrée par la tempe droite.....

—Du moins aucun autre la possèdera.....Et ce lui fut un soulagement de songer que jamais plus, ses yeux cruels ne lui ront dans sa nuit.

En tuant Natalie, il tuait sa passion. Il se vengeait.

XVI

Le lendemain Luther Howinstein n'eût rien de plus pressé que de faire répandre le bruit qu'Herman von Buelow avait fait assassiner sa femme et son enfant et qu'il était parti pour Cythère avec une jeune dame rencontrée récemment, une aventurière fort jolie et fort troublante.

Les journaux dévoués au nouveau maître se chargèrent d'ébruiter cette nouvelle et d'y donner une publicité « mauvais aloi ».

Ce qui l'accrédita fut la disparition soudaine de l'ancien ministre des affaires étrangères qui, sa mission accomplie, s'embarqua pour l'Amérique au lieu de retourner en son pays.

Comme les morts ne parlent point, nul de ceux qui furent mêlés de près ou de loin au drame où Natalie et son fils perdirent la vie, ne purent démentir les inventions d'Howinstein. Ce dernier son forfait accompli, les avait fait disparaître, en les faisant égorger tous, sans merci, par des hommes à sa solde.

Quant à von Buelow, il apprit à Londres même les événements tragiques qui venaient de s'accomplir.

Il en demeura anéanti d'abord puis animé d'un désir de vengeance il voulut partir immédiatement pour Leuberg. On lui conseilla de n'en rien faire. A son entrée sur le sol uranien il serait arrêté et fusillé le lendemain sans forme de procès.

Ses biens depuis longtemps déjà étaient placés en Amérique et ce jusqu'au jour où les affaires uraniennes devaient se stabiliser d'une façon durable.

Il s'embarqua donc pour le Canada, traînant avec lui, son cœur lourd de deuil et de désirs de vengeance.

Une fois de plus, il attendrait. Si deux montagnes ne se rencontrent pas, deux hommes se rencontrent.

Un mois à peine après son arrivée Howinstein dut se sauver précipitamment. Il erra quelque temps dans diverses capitales d'Europe, et finalement, lui aussi s'embarqua pour l'Amérique.

Où ? Personne ne le savait pas au juste. Ce qu'il faisait ? Il conspirait. Il était né conspirateur. Il éprouvait un

besoin physique d'activités fébriles. Il respirait mieux dans l'atmosphère trouble des complots.

Il lui fallait, dans sa vie, de l'aventure, du mystère, des dangers. Il vivait au milieu d'eux comme dans son élément naturel, avec l'espérance qu'un jour, il retournerait là-bas jouer une autre fois un rôle de premier plan.

J'ai appris par la suite qu'il s'était marié, avait perdu sa femme il y a trois ans, à la naissance de sa fille qu'il chérissait et idolâtrait.

EPILOGUE

Et maintenant, j'ai la fin de mon récit.

Une découpe de journaux, un simple fait divers m'apporte le dénouement du drame.

Philadelphie.—On a trouvé hier soir dans un appartement du centre de la ville les cadavres de deux personnes, celui d'un homme et d'une fillette de trois ans. L'homme a été identifié comme Luther Howinstein et la fillette comme son enfant.....Le coroner a rendu un verdict de suicide dans un moment d'aliénation mentale. Depuis quelque temps, Howinstein manifestait une certaine nervosité et semblait la proie de troubles cérébraux".

Suivaient des détails sur sa vie. Grâce aux lettres de von Buelow, j'ai pu reconstituer le drame.

Howinstein ne s'est pas suicidé.....

Natalie Lowinska a été vengée.

Von Buelow et Pierelli le localisèrent dans une tournée à Philadelphie. Comme une ombre, Pierelli s'attachaient à ses pas, jusqu'au jour où il put parvenir jusque chez le meurtrier de Natalie Lovinska.....accompagné de von Buelow.

Il n'y eut pas de lutte. Revolver au poing, von Buelow obligea Howinstein à confesser qu'il était le meurtrier de sa femme.....

Puis Pierelli, agile comme une panthère, le ligota et l'étendit dans le lit.....

Il ferma toutes les issues de la pièce, approcha le petit lit de l'enfant près de l'endroit où gisait son père, ouvrit

toutes grandes les clefs du gaz, sortit, revint quelque temps après, défilait ses victimes, avertit les autorités et quelques jours après, accompagnant von Buelow, s'embarqua pour l'Europe.

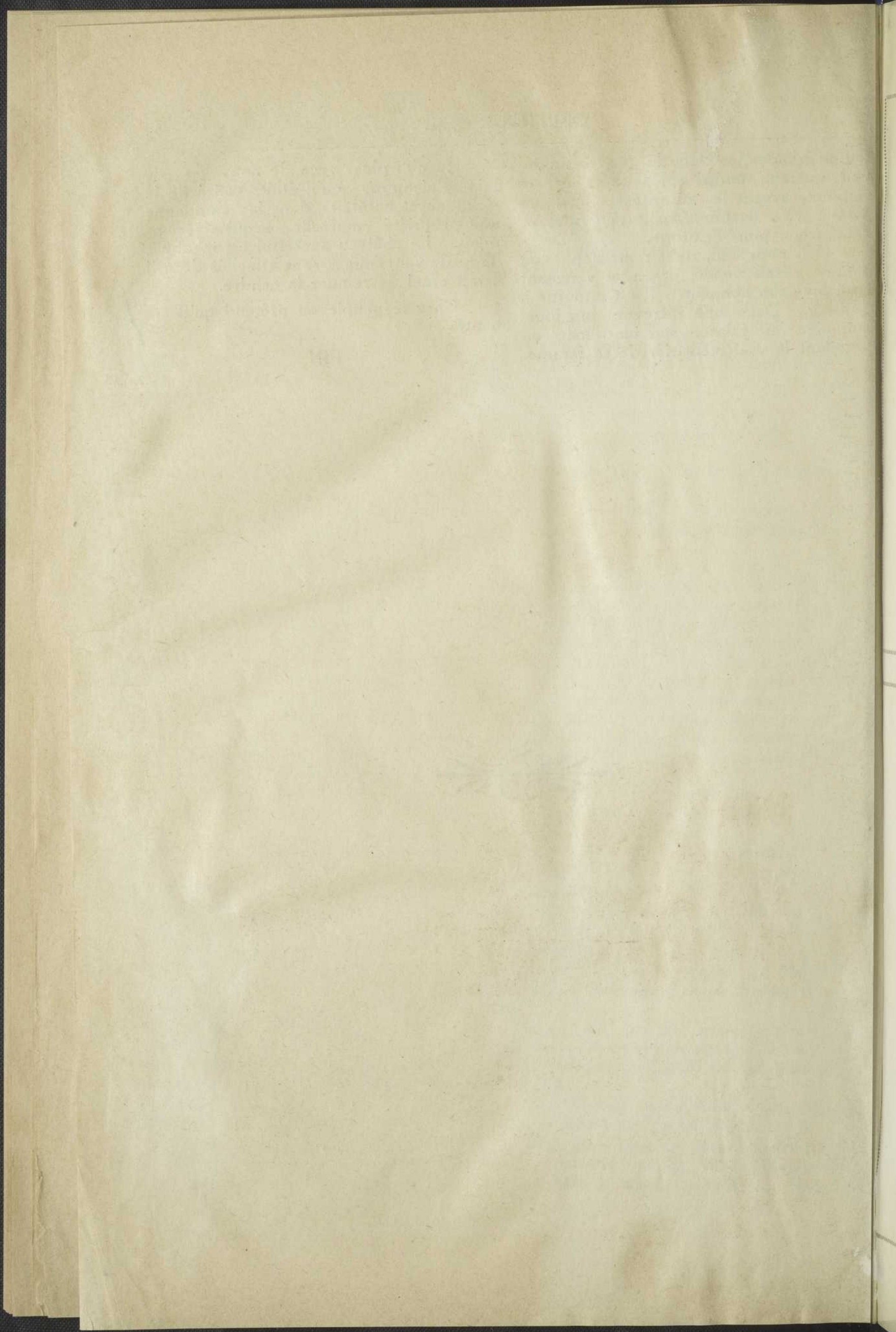
Oeil pour oeil, dent pour dent, von Buelow s'était vengé, et en se vengeant avait lavé son honneur. Il est retourné à Leuberg. Dans une entrevue aux journaux il a fait éclater son innocence en dévoilant le vrai meurtrier de sa femme.

Je n'ai plus reçu de nouvelles de lui. J'ai appris qu'il était retiré de la politique et habitait dans la campagne une propriété nouvelle acquise récemment. Le château ancestral est inhabité. Trop de souvenirs y sont attachés dont il serait cruel de remuer la cendre.

Chez le peuple on prétend qu'il est hanté.

FIN





CLAVIGRAPHERS

OCCASIONS EXCEPTIONNELLES

Nous vous offrons des occasions rares sur clavigraphes Underwood et autres marques. Nous avons fait un gros achat à New-York et nous pouvons vous économiser de l'argent sur n'importe quel genre de machine désiré. Si nous ne pouvons vous prouver que nous pouvons vous économiser beaucoup, nous ne nous attendrons pas à faire affaire avec vous. Cela vous paiera de prendre des informations. Nous avons aussi besoin de représentants dans certains districts, ce doit être quelqu'un connaissant notre ligne.

Underwoods No 5, ruban d'une couleur \$35.00 ; ruban de deux couleurs, \$45.00. Autres machines, remises à neuf, de \$30.00 à \$35.00.

CANADIAN IMPORTERS
Amherst, N. S.

GIN HOLLANDAIS IMPORTÉ AUTHENTIQUE

plus
Satisfaisant

La qualité et la saveur hollandaises antiques célèbres du Gin de Kuyper ne viennent que de la Hollande et ne peuvent être reproduites.

GIN
de **KUYPER**

N'acceptez pas de succédané

JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs
Maison fondée en 1695 15F Rotterdam - Hollande

BOUTEILLE de 10 ONCES

\$ **1.15**

Aussi vendu en
bouteilles de
26 onces \$2.70
de 40 onces \$4.00



Ah,
que c'est
bon!



Dow

Old Stock Ale
Mûrie à Point

Prime par la Force et par la Qualite